

EL MENCHO : L'EMPIRE DES CENDRES

Seb Le Réveur



El Mencho : L'Empire des Cendres

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le ciel de soufre	4
Chapitre 2 : L'acier du général	11
Chapitre 3 : L'héritage des ombres	16
Chapitre 4 : Le sang des frères	20
Chapitre 5 : Une voix dans la nuit	25
Chapitre 6 : L'assaut de verre	30
Chapitre 7 : Le prix du silence	35
Chapitre 8 : L'asphalte brûlant	40
Chapitre 9 : La trahison du sang	47
Chapitre 10 : Le levier d'écrou	52
Chapitre 11 : Nuit de Puerto Vallarta	56
Chapitre 12 : La mort en face	61
Chapitre 13 : L'appât	65
Chapitre 14 : La Sierra Madre	71
Chapitre 15 : Le pacte de poussière	80
Chapitre 16 : L'ultime rempart	84
Chapitre 17 : Le fer et la chair	95
Chapitre 18 : L'horizon de cendre	101

Chapitre 1

Le ciel de soufre

Le goudron de l'avenue Vallarta ne se contentait plus de ramollir ; il se boursoufflait sous les carcasses des bus retournés. Guadalajara n'était plus une ville, c'était un haut-fourneau où l'air distordu par la chaleur vibrait au-dessus du béton. Mateo « El Perro » Vega pressa son front contre la vitre teintée de sa Suburban blindée. La fraîcheur de la climatisation l'écoeura. C'était un luxe de condamné.

À travers le verre, le monde oscillait dans un voile de soufre. Les colonnes de fumée noire s'élevaient droit vers le zénith, épaisses comme des piliers de temple déchu. El Mencho était mort. La nouvelle n'avait pas voyagé par les journaux, mais par l'odeur : celle du vide. Quand le vieux s'était éteint, le poids qui maintenait les bêtes en cage s'était évaporé. Désormais, les fauves mangeaient les barreaux.

Sur le siège passager, une radio Motorola crachait un flot ininterrompu de panique.

— « Delta 4 est tombé ! Ils brûlent tout au carrefour de la 80 ! Les fédéraux arrivent par le nord ! »

Mateo ignore le cadran. Il regardait un gamin, pas plus de quatorze ans, courir sur le trottoir avec un bidon d'essence rouge. Le gamin arborait un gilet tactique trop grand pour lui, marqué du sigle CJNG en lettres blanches mal peintes. Il riait. Une seconde plus tard, le rire s'arrêta. Une balle de 5.56, venue d'un toit invisible, lui ouvrit la gorge. Le gamin s'effondra. Son sang rejoignit l'essence qui se répandait sur le bitume.

C'était ça, la nouvelle ère. Pas de discours. Pas de codes. Juste de la physique

élémentaire : un projectile, une masse de chair, un trou.

— On bouge, patron ? demanda Lalo.

Le conducteur avait les mains qui tremblaient sur le cuir du volant. Il appartenait à cette génération qui pensait que le cartel était une marque de vêtements.

— Attends, dit Mateo.

Sa voix était basse, éraillée par des décennies de tabac bon marché. Sa hanche gauche le lançait, une douleur sourde qui pulsait à chaque mouvement.

— Mais le Général Cruz... on dit qu'il a bouclé le secteur.

Mateo tourna lentement la tête. Ses yeux étaient deux fentes sèches.

— Le Général Cruz ne veut pas nous arrêter, Lalo. Il veut nous effacer. Si tu fuis, tu lui donnes une cible mouvante. Si tu restes immobile, tu es juste une partie du décor.

Un hélicoptère Black Hawk survola l'avenue. Le vrombissement des pales fit vibrer la carrosserie jusque dans la colonne vertébrale de Mateo. La radio grésilla à nouveau. Une voix plus froide perça le chaos.

— « Perro. Tu m'entends ? »

Vargas. Un autre survivant avec de la terre sous les ongles.

— Je t'écoute.

— « Le vieux a laissé quelque chose à Zapopan. Dans la cave de la Casa de los Azulejos. Les "nouveaux" arrivent. Ils pensent que c'est de l'argent. S'ils mettent la

main dessus, Mateo... il ne restera plus rien de ce qu'on a bâti. »

— Je ne bâtis plus rien, Vargas. Je démolis.

— « Fais-le pour la petite, alors. Cruz sait pour elle. »

Le silence qui suivit fut plus lourd que l'explosion d'une grenade. Mateo serra le micro jusqu'à blanchir ses phalanges. Sofia. Son unique ancre dans cet océan de boue.

— Si tu mens, Vargas, je viendrai te couper la langue.

— « On est déjà en enfer, Mateo. On n'a plus besoin de mentir. »

La communication coupa. La sueur coulait le long des côtes de Mateo, poisseuse, acide.

— On va à Zapopan, dit-il.

La Suburban s'ébranla, roulant sur les débris de verre et les douilles. Ils contournèrent une barricade faite de pneus en feu et de carcasses de porcs pendues à des lampadaires. Soudain, un pick-up blanc surgit d'une ruelle. Des hommes en cagoules arrosaient la rue. Les impacts martelèrent la tôle de la Suburban comme une grêle d'acier.

— Accélère ! hurla Mateo.

Il baissa sa vitre de quelques centimètres. Il ne chercha pas le viseur. Il tira trois fois. Le pare-brise du pick-up se transforma en une toile d'araignée rouge. Le véhicule percuta un mur et disparut dans un fracas de métal tordu.

— Ce ne sont pas des soldats, répondit Mateo en rechargeant. Ce sont des orphelins. Ils cherchent un père à tuer.

Ils traversèrent Tlaquepaque. L'armée tenait les artères. Des blindés bloquaient les accès. Mateo voyait les soldats de Cruz, le visage dissimulé par des masques en kevlar. Des automates.

La voiture s'engagea dans les rues étroites de Zapopan. Ici, le calme était terrifiant. Ils s'arrêtèrent devant la Casa de los Azulejos.

— Reste dans la voiture, ordonna Mateo. Si tu vois du vert armée, tu pars.

Il sortit. La chaleur l'assailit, une gifle de plomb fondu. Il sortit son Colt 1911 et avança vers la porte entrouverte. À l'intérieur, Mateo progressa dans le patio. Une fontaine à sec trônait au milieu, remplie de feuilles mortes.

— Tu es en retard, Perro.

Sanchez apparut au balcon. Il avait l'air d'avoir vieilli de dix ans. Sa chemise de soie était tachée de sang.

— On est foutus, Mateo. Le Général a les listes. Nos noms, nos comptes, nos familles.

— Il n'a pas ce qui est ici, dit Mateo en désignant le sol.

Sanchez lâcha un rire hystérique.

— Tu penses que c'est de l'or ? Ce qu'il y a dans cette cave va nous transformer en poussière.

Sanchez leva la main. Il tenait un détonateur. Mateo ne réfléchit pas. Sa main bougea par pur réflexe. Le 1911 tonna une fois. La balle frappa Sanchez entre les deux yeux. L'homme bascula en arrière. Le détonateur tomba sur le carrelage avec un cliquetis métallique. Il n'explosa pas. Un leurre.

Mateo descendit vers la cave. Les marches étaient humides. Il alluma une lampe. Le faisceau s'arrêta sur un coffre en fer. Il trouva la clé dans une fissure du mur, derrière une brique lâche, accompagnée d'une enveloppe.

Sur l'enveloppe, un nom : Sofia.

Le secret du Mencho n'était pas une fortune. C'était une condamnation. Mateo hésita devant le coffre. Savoir, c'était mourir. Il finit par l'ouvrir. Des disques durs, des dossiers papier et une carte du Mexique marquée de points rouges. Les routes d'exfiltration.

Un pas cadencé, lourd, professionnel, résonna au-dessus de lui. Mateo éteignit sa lampe. L'obscurité l'enveloppa comme un linceul. Il rangea l'enveloppe dans sa veste et empoigna son arme.

Une voix autoritaire, glaciale, tomba de l'étage.

— « Nettoyez la zone. Si c'est Vega, je le veux vivant. Pour l'instant. »

Cruz. Le boucher était là.

Une grenade lacrymogène roula sur les marches, libérant un nuage de gaz âcre. Mateo retint sa respiration. Il s'accroupit, sa hanche criant à chaque torsion. Un rayon de lampe torche balaya l'escalier. Mateo jaillit de l'ombre d'un vieux pressoir. Son épaule percuta le plexus du premier soldat. Il enfonça son surin sous le menton de l'homme, là où le casque s'arrête.

Il récupéra la radio du mort et se glissa vers un soupirail. L'air extérieur le frappa comme une nouvelle insulte. Il rampa sur le gravier chaud jusqu'à une camionnette de livraison abandonnée. Les balles découpèrent l'air au-dessus de lui. Il bondit sur le siège, engagea la première et fonça vers le barrage de pneus enflammés.

Pendant une seconde, il fut au cœur du feu. Puis, il fut de l'autre côté.

Il dérapa dans une ruelle, coupa le contact et s'adossa à un mur poisseux. Il ouvrit l'enveloppe. Une photo de Sofia. Un sourire qui n'avait rien à faire ici. Au dos, une adresse à Puerto Vallarta. "Le pardon n'existe pas, Mateo. Il n'y a que la survie."

Un bruit de moto. Javi, un gamin qu'il avait formé, apparut avec un fusil d'assaut doré.

— Rends-moi ce que le Vieux t'a laissé, et je te laisse une heure d'avance. Pour la petite.

Mateo se décolla du pilier. Il n'était pas à trois mètres.

— On ne mentionne pas la famille, Javi. Jamais.

Le Colt cracha un bref jugement. Mateo récupéra les clés de la moto et enfourcha la machine. Il atteignit un entrepôt de cuir à la périphérie. Tiago, le gardien, l'attendait.

— Les gens de Cruz savaient pour le Paquet B, dit Tiago, montrant ses côtes brisées.

— Tu étais l'appât, Tiago.

Un hélicoptère stationna au-dessus d'eux. La porte vola en éclats. Mateo récupéra la mallette noire sous une cuve d'acide. Tiago s'effondra sous une rafale avant d'avoir pu

lever son arme. Mateo tira dans les vannes de rétention. Le liquide corrosif se déversa dans un sifflement strident, créant un brouillard toxique.

Il rampa vers la sortie, atteignit une vieille Tsuru cachée par Chava, un autre vieux de la vieille.

— Pars, Chava. Va vers la côte.

Le moteur de la Tsuru s'ébroua. Mateo quitta l'atelier. Guadalajara brûlait sous un ciel de soufre. Son téléphone vibra. Cruz.

— Tu n'iras pas jusqu'à Puerto Vallarta, Vega.

— On verra, Rodolfo.

Mateo balança le téléphone. Un barrage militaire barrait la route à cinq cents mètres. Des camions, des barbelés, des mitrailleuses. Il serra le volant. La Tsuru n'était pas un char, mais elle était tout ce qui lui restait.

Il passa la main sur le cuir de la mallette.

— On y va, murmura-t-il.

Il écrasa l'accélérateur et fonça vers le mur de fer. La nuit arrivait, et Mateo Vega n'avait plus rien à perdre.

Chapitre 2

L'acier du général

L'asphalte de Zapopan ne rendait plus la chaleur, il la vomissait. À quarante-deux degrés, l'air n'était plus un gaz, mais un linceul liquide qui collait aux poumons. Les quartiers résidentiels, d'ordinaire feutrés, où le silence s'achetait à coups de dollars et de murs surmontés de tessons de bouteilles, n'étaient plus qu'une caisse de résonance pour le métal.

Le grondement commença par une vibration dans les chevilles. Puis ce fut un séisme régulier, celui des pneus increvables des *SandCats* militaires déchirant le bitume. La colonne avançait avec une lenteur obscène. En tête, le général Rodolfo Cruz ne trônait pas dans une tourelle. Il marchait.

Cruz était une silhouette de cuir sec et de sergé poussiéreux. Ses bottes étaient recouvertes d'une pellicule de terre grise, la terre des fosses communes qu'il avait creusées toute sa carrière. Il ne transpirait pas. Il marchait au centre de l'avenue Patria, entouré d'une équipe de communication de l'armée qui filmaient moins une opération qu'un sacre.

— Arrêtez-vous, dit Cruz.

Sa voix coupa le vrombissement des moteurs. La colonne s'immobilisa dans un sifflement de freins hydrauliques. Devant une supérette OXXO aux vitres brisées, un gamin était assis sur un muret. Il ne devait pas avoir seize ans. Un maillot de foot trop grand, des sandales en plastique et, coincée dans sa ceinture, une radio Motorola qui crachotait des parasites. Un *halcón*.

Le gamin ne fuyait pas. La peur l'avait cloué au béton. Il regardait Cruz avec la résignation stupide d'un animal sous l'abattoir.

Le général s'arrêta à deux mètres. Il sortit une cigarette d'un paquet froissé, l'alluma avec un briquet Zippo dont le tintement métallique résonna contre les façades désertes.

— Tu as prévenu tes amis ? demanda Cruz.

Le gamin tremblait. Une goutte de sueur traça un sillon propre dans la crasse de sa joue. Ses doigts se crispèrent sur le muret.

— Je... j'attends juste quelqu'un, bégaya-t-il.

Cruz tourna la tête vers la caméra.

— Filmez bien. Je veux que chaque mère de cette ville voie ce qui arrive aux fils qui choisissent les mauvaises idoles.

Il saisit la radio à la ceinture du gamin. Une voix de gorge, déformée par les ondes, s'éleva : *« ¿Qué pasa, Chuy ? ¿Vienen los verdes ? »*

Cruz appuya sur le bouton.

— Les verts sont là, dit-il. Et je vais vous rendre votre messager.

Il lâcha l'appareil qui s'éclata au sol. Le sergent à sa gauche attrapa le gamin par le col et le força à s'agenouiller sur le bitume brûlant. Le gosse pleurait maintenant, un son de succion pathétique. Cruz recula d'un pas pour ne pas tacher ses bottes. Il sortit son Colt 1911, l'acier massif du vieux monde.

— On ne discute pas avec la gangrène, dit Cruz face à l'objectif. On coupe.

Le coup fut sec, bref, définitif. Le corps de Chuy s'affaissa vers l'avant. Une flaque sombre commença à s'étendre, s'infiltrant dans les fissures de l'asphalte. Cruz rangea son arme sans un regard pour le cadavre.

— Déployez les sections 3 et 4, ordonna-t-il. Si une porte ne s'ouvre pas, abattez le mur. Je veux que l'odeur de cette poudre entre dans chaque salon du quartier.

La colonne reprit sa marche, les pneus écrasant les débris de la radio. Quelques rues plus loin, les blindés s'arrêtèrent devant une villa dont le portail en fer forgé représentait deux lions s'abreuvant à une source d'or. La demeure d'un notaire, un homme de paille qui blanchissait le sang dans le coton des draps fins.

Le blindé de tête fonça. Le choc fut sourd, un déchirement de métal contre le béton. Cruz pénétra dans l'allée pavée alors qu'un homme en costume de lin blanc sortait en titubant, les mains levées.

— Général... nous avons des droits, bégaya le notaire, les yeux de rat acculés derrière ses lunettes.

— Les droits appartiennent à ceux qui ont encore un sol sous les pieds, dit Cruz. Toi, tu marches sur des tombes. Où est Mateo Vega ?

— Je ne sais rien... El Perro ne nous parle pas... Il prend et il part.

Cruz esquissa l'ombre d'un sourire.

— Les serments, c'est pour les chiens. Les hommes, eux, se contentent de la peur.

Une minute plus tard, une explosion sourde fit trembler les vitres. Sandoval, l'aide de

camp, ressortit de la villa portant un sac en toile grise, maculé de graisse. Il l'ouvrit devant le général. À l'intérieur, pas d'argent, mais un vieil uniforme militaire plié avec une précision maniaque et une photo plastifiée.

Cruz prit le cliché. Ses doigts calleux effleurèrent l'image. C'était lui, vingt ans plus tôt, aux côtés de Mateo Vega dans la jungle, l'insigne des forces spéciales brillant sur leurs bérets. Au dos, une phrase manuscrite : *« On ne brûle pas son propre sang, Rodolfo. On finit juste par se consumer seul. »*

Le général serra le poing jusqu'à ce que le plastique craque. La nostalgie de Vega n'était pas une faiblesse, c'était une insulte.

— Brûlez la maison, ordonna Cruz.

— Monsieur ? La femme du notaire est encore dans la voiture de fuite et...

— Brûlez tout. Que Zapopan voie ce que devient le confort acheté par le mensonge.

Les soldats sortirent les bidons de phosphore. En quelques secondes, le hall fut transformé en un brasier blanc qui fit bouillir l'eau de la piscine intérieure. Cruz retourna vers son blindé, ses pas lents et calculés.

— Direction le centre de commandement, ordonna-t-il une fois installé dans le cuir froid de l'habitacle.

— Et pour Vega, Général ? demanda le chauffeur.

Cruz regarda par la vitre la fumée noire qui s'élevait, se mêlant à celle des barrages routiers à l'horizon.

— Vega croit qu'il joue une tragédie. Il croit que ses souvenirs vont me ralentir. Il a

tort. On ne peut pas ralentir un homme qui court déjà vers l'enfer.

Le convoi s'ébranla, laissant derrière lui la villa des lions d'or transformée en carcasse fumante. Zapopan, la perle du Jalisco, n'était plus qu'une morgue à ciel ouvert où les piscines turquoises commençaient déjà à se troubler de cendres.

À quelques kilomètres de là, dans l'ombre d'un entrepôt, Mateo Vega éteignit le moniteur diffusant les images de l'armée. Il sentit un froid polaire malgré la fournaise. Le général n'était pas venu faire la guerre au cartel ; il était venu effacer la carte. Vega regarda ses mains. Elles tremblaient. Non pas de peur pour sa vie, mais pour le code qui venait d'être enterré avec le gamin de seize ans.

La fumée noire continuait de monter, épaisse et grasse. L'Empire des Cendres réclamait son dû, et le Général Cruz venait de signer le premier versement. Le temps de la négociation était mort sur le muret de l'OXXO. Le temps du fer était venu.

Chapitre 3

L'héritage des ombres

L'asphalte de Guadalajara crevait sous une vapeur huileuse. Février 2026. L'avenue Vallarta n'était plus qu'un cimetière de carcasses calcinées. Mateo « El Perro » Vega marchait dans l'ombre des façades criblées, sa chemise de lin collée aux omoplates par une sueur froide. Sous sa ceinture, le Colt 1911 pesait ses sept cartouches de calibre .45. Un Black Hawk martelait le ciel de Zapopan, un bruit de hachoir mécanique qui rappelait que la ville était une carcasse que se disputaient les charognards.

Il bifurqua vers *El Chispazo*. Un pressing à la devanture délavée. À l'intérieur, le brouillard artificiel sentait le perchloréthylène et la sueur ancienne. Don Lázaro pressait un pantalon de serge avec une précision de chirurgien.

— On ne prend plus de nouveaux clients, Vega, dit le vieil homme sans lever les yeux. La ville est fermée pour inventaire.

— Je ne suis pas un client, Lázaro. Je suis une dette.

Lázaro posa son fer. Ses yeux voilés par la cataracte fixèrent le visage de l'homme qui n'avait plus rien à perdre. Il contourna le comptoir en boitant, passa derrière les rangées de cintres où des costumes de luxe attendaient des propriétaires sans doute déjà enterrés, et tira une poignée dissimulée dans le béton.

Dans la cave en terre battue, une ampoule nue balançait au bout de son fil. Sur une table en bois massif, une mallette de cuir sombre. Mateo fit jouer les loquets. *Clic. Clic.* Deux percuteurs qu'on arme.

Pas de dollars. Pas de briques de coke. Des dossiers jaunis, des photos polaroid et une chemise cartonnée marquée du sceau du Secrétariat de la Défense Nationale. Une liste de noms : colonels, généraux, juges fédéraux. À côté de chaque nom, une colonne : « Garantie ». Des coordonnées géographiques. Des adresses de pensionnats à Madrid ou Mexico. Des otages silencieux pour assurer la loyauté de l'élite envers El Mencho.

Tout en bas de la dernière page, une écriture bleue, nerveuse : *Sofía Vega*.

Sa fille.

Mention : « Actif sous la garde directe du Général Rodolfo Cruz. Opération Cendres. »

Le monde de Mateo bascula. Son mentor, l'homme qu'il avait servi avec une dévotion de chien fidèle, avait livré l'enfant au boucher Cruz comme monnaie d'échange.

Le sifflement de la vapeur retentit en haut. Un. Deux. Trois.

Puis le fracas d'une vitre.

Mateo referma la mallette. La haine remplaça la fatigue. Il monta les marches sans un bruit, le Colt au poing. À travers l'entrebâillement de la porte, il vit trois soldats en tenue de combat, visages barbouillés de noir. Les tueurs personnels de Cruz. Lázaro était au sol, le nez en sang.

— Vega est déjà loin, fils de pute, cracha le vieil homme.

Le soldat de tête, une cicatrice barrant l'arcade, dégaina son pistolet. Il logea une balle dans le front de Lázaro. Pas de discours. Juste le corps du vieux qui percutait une machine à laver.

Mateo surgit. Il tira deux fois. La nuque du premier soldat explosa contre un presseur industriel. Le deuxième tenta de lever son fusil, mais Mateo dévia le canon et planta son couteau de combat sous le menton de l'homme. L'acier remonta jusqu'au cerveau.

Le troisième, le chef, plongea derrière le comptoir.

— Rends la liste, Vega ! Le Général a bouclé le quartier !

Mateo ne répondit pas. Il attrapa un bidon de solvant et le lança par-dessus le comptoir. Le soldat tira par réflexe. Le liquide s'enflamma instantanément. L'homme surgit, transformé en torche humaine. Mateo l'ajusta. Une balle dans le cœur. Pour la charité.

Munitions : 4 balles restantes.

Il se hissa par une lucarne et retomba dans une ruelle jonchée de débris. Il rejoignit le garage de Tico. L'odeur d'huile de vidange et de caoutchouc froid était la seule chose qui semblait encore réelle.

— J'ai une Ford Lobo blanche, dit Tico sans lever les yeux de son chiffon noirci. Blindage léger dans les portières. Elle a le cœur solide. Pars, simplement. La neutralité coûte cher, mais la trahison coûte la vie.

Alors que Mateo montait dans le pick-up, deux sicaires de la nouvelle génération entrèrent. Bandanas, AR-15 en bandoulière, yeux vitreux de méthamphétamine.

— On a besoin d'une caisse, vieux, lança le plus grand. C'est qui, lui ?

Il fit un pas de trop. Mateo utilisa le coin renforcé de la mallette. Il la balança de toutes ses forces. Le bruit du cartilage nasal broyé résonna contre les murs de béton. Avant que le second ne puisse lever son fusil, Mateo lui broya la trachée d'une pression du pouce et de l'index. Un râle, puis le silence.

Il quitta Zapopan alors que le soleil déclinait, jetant des ombres monstrueuses sur la ville. Il s'arrêta sur un pont surplombant l'autoroute. Au loin, il vit une colonne

militaire. Une Jeep blanche en tête. Cruz.

Son téléphone vibra. Un numéro crypté.

— Vega, dit la voix de Cruz. Tu as ce que je veux. J'ai ce que tu aimes. L'équation est simple.

— L'équation est fausse, Général.

— Pourquoi ?

— Parce que jusqu'ici, je me battais pour un empire. Maintenant, je me bats pour les cendres. Et dans les cendres, tout le monde finit par se ressembler.

Il raccrocha, retira la batterie et la jeta dans le caniveau. Il restait trois cartouches dans le chargeur, une dans la chambre. Ce n'était pas assez pour une armée, mais c'était suffisant pour un Général.

Mateo écrasa l'accélérateur. La Lobo rugit vers le sud, soulevant un immense nuage de poussière rouge qui recouvrait le pare-brise comme une traînée de sang. Il n'était plus un lieutenant, ni un traître. Il était une balle tirée dans le noir.

Le Mexique craquait de toutes parts, mais sous les roues de la Ford, le bitume vibrait d'une promesse unique : celle du sang. L'Empire des Cendres l'attendait, et il comptait bien en être le dernier témoin.

Chapitre 4

Le sang des frères

L'air au-dessus de Zapopan ne vibrait plus, il se figeait. Une gélatine de chaleur et de particules de diesel qui collait aux poumons comme de la suie. Mateo « El Perro » Vega sentait la sueur couler le long de sa colonne vertébrale, une trajectoire glacée malgré les quarante degrés qui écrasaient la cour intérieure de la hacienda.

C'était une demeure de style colonial aux murs lépreux, écaillés par l'abandon. Au centre, une table en plastique blanc, déformée par le soleil, croulait sous le poids des bouteilles de tequila et des cendriers débordants. Mateo observa les mains de « El Chacal », le plus jeune de la bande. Elles tremblaient d'adrénaline. À côté de lui, Don Arturo mâchonnait un cigare éteint, les yeux voilés par un mépris opaque.

— Le trône est vide, Mateo, commença El Chacal. Son ton était trop haut, trop pressé.

Mateo ne répondit pas. Il regarda une mouche se poser sur le rebord de son verre. Il se souvint d'El Mencho, dix ans plus tôt. À l'époque, un mot suffisait à pacifier un État. Il y avait une logique au carnage. Aujourd'hui, elle s'était évaporée pour laisser place à l'entropie.

— Le trône n'est pas vide, dit Mateo d'une voix sourde. Il est en cendres. Et vous vous battez pour savoir qui va s'asseoir dans la poussière.

Don Arturo cracha un morceau de tabac.

— Les militaires de Cruz approchent. Ils ont passé le barrage de Tlaquepaque. Si on n'a pas de nom à leur donner, ils prendront toutes nos têtes.

— Cruz ne veut pas d'un nom, répliqua Mateo. Il veut un cimetière.

Don Arturo ne leva pas les yeux de sa tequila.

— Cruz nous laisse les routes du Sud. En échange de toi. Et de ce que le Vieux t'a laissé.

— Les codes ne nourrissent pas les veuves, Arturo. Tu les as vendus pour combien de kilomètres de goudron ?

L'instant d'après, le monde bascula. Ce ne fut pas un signal vocal, mais le claquement sec d'une culasse. Mateo bascula sa chaise en arrière au moment où El Chacal dégainait. La première balle faucha l'air là où se trouvait sa gorge. Mateo roula sur le carrelage brûlant et sortit son Colt 1911.

Deux détonations. Courtes. Sèches.

La première balle de Mateo frappa El Chacal en plein sternum, brisant l'os dans un nuage rouge contre le mur de chaux. Arturo tenta de se lever, mais Mateo lui logea un morceau de plomb dans l'épaule avant que le vieil homme n'atteigne son arme. À cet instant, une rafale de gros calibre pulvérisa la table en plastique. Des mercenaires. Cruz n'avait pas attendu la fin de la négociation.

Le ciel sembla s'effondrer. Des grenades assourdissantes éclatèrent, transformant la vision de Mateo en un kaléidoscope gris. Il rampa vers le fond de la cour. Le béton volait en éclats. L'odeur était insoutenable : soufre et viande brûlée. Une grenade à fragmentation rebondit sur le sol de pierre avec un bruit de jouet maléfique.

À sa droite, une plaque d'égout en fonte, mal ajustée, laissait s'échapper des effluves de décomposition. Mateo utilisa la crosse de son Colt pour faire levier et se jeta dans le trou noir au moment même où l'onde de choc balayait la surface.

Le bruit fut une gifle colossale. Puis, le vide.

Mateo chuta de trois mètres avant de percuter une surface visqueuse et tiède. L'obscurité était totale, saturée par une puanteur de tannerie clandestine et de putréfaction. Il resta immobile, enfoncé jusqu'à la taille. Au-dessus, par l'ouverture, il voyait un cercle de ciel orangé strié par des balles traçantes.

— Perro ! hurla une voix là-haut. Il est descendu dans la merde !

Mateo s'enfonça davantage dans le noir. L'eau usée s'infiltra dans ses bottes, imprégnant sa peau d'une souillure indélébile. Il avançait à tâtons, une main contre le béton visqueux, l'autre tenant son 1911 au-dessus de la surface fétide. Des rats filaient entre ses jambes dans un clapotis de cauchemar. Il s'arrêta après une dizaine de mètres, le cœur cognant contre ses côtes.

Il porta sa main libre à sa poche intérieure. Le carnet de cuir était là. Le secret d'El Mencho. Une liste de noms et de coordonnées qui valaient plus que tout l'or du cartel. Il pensa à sa fille, Sofia. Cette image était la seule chose qui l'empêchait de succomber à la nausée.

Soudain, une lueur balaya les murs du tunnel. Des lampes torches.

— Descendez ! ordonna une voix autoritaire. Cruz veut son foie sur un plateau.

Mateo reprit sa progression, ignorant les éclaboussures qui souillaient son visage. Il arriva à une intersection où les courants de déchets se rejoignaient dans un tourbillon rugissant. Il s'adossa au mur. Dans le noir, ses yeux de « Perro » distinguaient les formes. Le premier mercenaire apparut à l'angle, sa lampe balayant le tunnel.

Mateo ne tira pas. Il surgit de l'eau comme un prédateur amphibie, saisissant l'homme

par la gorge, tandis que de l'autre main, il plantait son couteau de combat sous la mâchoire, remontant vers le cerveau. Le soldat eut un tressaillement convulsif. Mateo maintint la pression, sentant le sang chaud couler sur ses mains froides. Aucun cri. Juste un soupir humide.

Il laissa le corps glisser dans le courant, récupéra une grenade à la ceinture du mort et la piégea contre une armature métallique à hauteur d'homme. Puis, il se laissa glisser dans le collecteur principal. Quelques minutes plus tard, une explosion sourde fit trembler les fondations de la rue.

Il finit par trouver une sortie de secours débouchant dans le quartier de Santa Tere. Il se hissa hors de l'abîme, s'allongea un instant sur le goudron granuleux. Guadalajara était un tombeau à ciel ouvert. Il avança vers une vieille église coloniale dont la façade en pierre volcanique semblait absorber la faible lueur des incendies.

À l'intérieur, l'odeur de l'encens se mêlait à celle de la poudre. Au pied de l'autel, un homme était agenouillé, nettoyant un pistolet automatique avec un soin méticuleux. C'était le Père Ortega.

— Mateo, dit le prêtre sans se retourner. Tu as l'air d'avoir traversé l'enfer.

— L'enfer est saturé, Ortega. Ils rejettent les surplus ici-bas.

Ortega se leva. Sa soutane semblait trop étroite pour ses épaules de boxeur.

— Cruz est en ville. Il a fait fusiller vingt lieutenants sur la place principale il y a une heure. Ta fille est en sécurité pour l'instant, vers Tapalpa. Mais Cruz a des yeux partout.

— Je dois le stopper, Ortega. Pour que Sofia puisse vivre dans un pays qui n'est pas un cimetière.

Soudain, une détonation ébranla les vitraux. Une pluie de verre coloré s'abattit sur les

bancs. Les tirs de mortier commençaient. L'armée bombardait le centre-ville pour débusquer les derniers survivants.

— Ils arrivent, Mateo, dit Ortega en armant son pistolet.

— Combien ?

— Assez pour nous envoyer voir le Créateur.

Mateo vérifia son 1911. Huit balles. Un dernier chargeur. Il sentait la chaleur du métal contre sa paume.

— On ne va pas voir le Créateur, Ortega. On va juste s'assurer que Cruz arrive là-bas avant nous.

Le monde extérieur n'était plus qu'un mur de feu. Mateo « El Perro » Vega s'élança dans le chaos, une ombre parmi les ombres. Une rafale de mitrailleuse faucha le pilier à côté de sa tête. Il riposta, le bras ferme, chaque tir trouvant sa cible dans le tumulte. Sa culasse se bloqua en arrière après le dernier coup, un claquement métallique définitif dans la nuit de Jalisco. L'Empire était mort. Vive le chaos.

Chapitre 5

Une voix dans la nuit

La nuit n'était pas tombée sur Guadalajara ; elle s'était simplement condensée dans la fumée des carcasses de bus qui finissaient de se consumer aux carrefours. L'air avait le goût de la limaille de fer et du caoutchouc brûlé. Mateo « El Perro » Vega avançait l'épaule basse, rasant les murs lépreux d'une ruelle de l'ancien quartier de San Juan de Dios. Sous ses bottes en cuir d'autruche, la poussière de basalte craquait avec un bruit de vieux os.

Il s'arrêta à l'angle d'une boutique de bondieuseries dont la vitrine, étoilée par un impact de calibre .50, laissait entrevoir des vierges en plâtre décapitées par les éclats de verre. La chaleur était une main moite plaquée sur sa nuque. Il transpirait une sueur froide, acide. Au milieu de cette désolation, une cabine téléphonique tenait encore debout, miracle de ferraille et de plastique jauni. Elle semblait d'un autre siècle, une relique d'un temps analogique épargnée par les drones thermiques du Général Cruz qui saturaient le ciel de leur bourdonnement de frelons.

Mateo s'y glissa. L'espace était étroit, imprégné d'une odeur d'urine ancienne. Il ne posa pas son arme. Il coinça le combiné entre son épaule et son oreille, gardant son Sig Sauer pointé vers l'ouverture, le doigt le long du pontet. Ses mains, marquées par les cicatrices de vingt ans de loyauté aveugle, ne tremblaient plus. Il inséra les pièces. Le tintement du métal contre le métal résonna comme un glas. Il composa le numéro de mémoire.

Le signal mit du temps à mordre. À l'extérieur, le silence était celui d'un prédateur qui reprend son souffle.

— Allô ?

La voix était un souffle. Sofia.

— C'est moi, dit Mateo. Sa voix était une râpe à bois frottant contre du velours. Ne dis pas mon nom. Écoute-moi. On n'a pas le temps pour les larmes. La ville est une fosse commune. Cruz a lâché les chiens.

— On entend les hélicoptères, papa, murmura-t-elle. Les vitres vibrent.

— Prends le sac sous le plancher. Tout de suite. Pas de photos, pas de souvenirs. Les souvenirs pèsent trop lourd quand on doit courir. Tu quittes la maison par le jardin de derrière. Si tu vois un uniforme, tu fuis. Les uniformes ne sont que des déguisements pour des bouchers.

Il marqua une pause, scrutant les ombres.

— Tu vas vers Puerto Vallarta. Quai numéro 12. Cherche le bateau qui s'appelle *La Ultima Cita*. Le capitaine me doit sa vie. Il t'emmènera vers le sud. Jusqu'au Panama. Là-bas, tu oublieras Vega. Tu oublieras Jalisco.

— Et toi ?

— Je nettoie la route.

Il raccrocha sans attendre de réponse, le combiné moite encore à l'oreille pour humer une dernière seconde le parfum de sa fille à travers les fils de cuivre.

Le silence fut brisé par le ronflement d'un moteur. Un pick-up noir, sans plaques, glissa silencieusement au coin de la rue. Une Suburban. Le véhicule s'arrêta à trente mètres. La portière s'ouvrit avec un grincement de métal sec. Un homme en

descendit. Pas un soldat de métier, mais une de ces nouvelles recrues, le corps couvert de tatouages de la Santa Muerte. Il tenait un fusil à pompe à canon scié.

Mateo sortit de la cabine. La pluie de cendres s'intensifiait, collant à son visage. Il ne leva pas son arme tout de suite.

— Tu sais qui je suis ? demanda Mateo d'une voix calme.

Le gamin cracha un filet de salive sombre.

— Un vieux chien qui attend qu'on l'abatte. Les codes, c'est pour les cimetières, Perro.

Mateo esquissa un sourire amer.

— Alors, viens voir si mes crocs sont encore assez longs.

Le gamin épaula son fusil. Mateo fut plus rapide. Pas par agilité, mais par habitude. Le Sig Sauer aboya deux fois. Deux éclats brefs. La première balle frappa le gamin au sternum, brisant le cartilage. La seconde entra juste sous la mâchoire. Le corps s'effondra comme une marionnette dont on coupe les fils.

Mateo ne vérifia pas le pouls. Il ramassa le sac de sport dissimulé derrière la cabine et s'enfonça dans les entrailles de Guadalajara, vers la zone des hangars de la voie ferrée.

L'obscurité à l'intérieur du hangar 4 était absolue, lourde d'huile de moteur et de poussière. Mateo s'arrêta près d'un pilier de béton. Il sentit le canon d'un fusil se presser contre ses vertèbres cervicales.

— Je savais que tu finirais par venir chercher ton os, Perro.

La voix était posée, dépourvue d'émotion. Le Général Cruz. Mateo ne bougea pas. Autour d'eux, dans les zones d'ombre du hangar, il perçut le cliquetis des culasses de l'escouade de protection. Cruz ne voyageait jamais seul.

— Général, dit Mateo. Vous avez fait raser trois quartiers pour un simple carnet de comptes. C'est beaucoup de sang pour un peu de papier.

— Ce n'est pas pour le papier, Mateo. C'est pour l'exemple. On n'édifie pas un nouvel État sur les ruines d'un cartel sans en effacer jusqu'à la dernière trace.

Cruz fit un pas pour se placer devant lui. Il portait une tenue de combat grise, sans insignes. Son visage était une carte de cicatrices. Il tendit une main gantée.

— Donne-moi la clé USB. Et peut-être que je donnerai l'ordre de laisser le quai 12 en dehors de la zone de purge.

Le nom de Sofia dans l'ombre de ce hangar fut l'étincelle finale. Mateo sentit une fureur froide saturer ses muscles.

— Vous ne donnerez aucun ordre, Général.

Soudain, une explosion massive secoua la toiture de tôle. Le cartel ou les pillards lançaient un assaut sur le périmètre extérieur. Dans la confusion du souffle et de la poussière qui retombait, Mateo pivota, balayant le canon du soldat derrière lui. La violence fut soudaine, brève et sale. Il ne restait plus de place pour la prose ou les adieux. Le métal commença à parler pour les hommes.

Mateo se jeta derrière une pile de fûts métalliques alors que les balles de l'escouade de Cruz déchiraient l'air. Il arma son fusil. Le clic métallique fut le dernier son civilisé avant que le chaos ne reprenne ses droits. Dans la nuit de Guadalajara,

l'Empire des Cendres finissait de brûler, et le Perro n'avait plus qu'une certitude : il emmènerait le Général avec lui dans la tombe.

Chapitre 6

L'assaut de verre

Le soleil de février n'était pas une lumière, c'était une sentence. À Guadalajara, l'air stagnait, lourd de la vapeur des pneus brûlés et de cette odeur de ferraille chauffée à blanc qui précède les orages de plomb. Sur les collines, le Général Rodolfo Cruz ne transpirait pas. Sa peau était un cuir de selle abandonné au désert. Ses yeux, deux billes de silex froid, fixaient la Torre de Cristal. Un monolithe de verre défiant l'anarchie.

À côté de lui, un capitaine épongeait ses tempes.

— Il est là, mon Général. Vega occupe le trente-deuxième étage. Une douzaine d'hommes avec lui.

Cruz ne répondit pas. Il essuya la poussière sur le rebord du muret. Un geste lent, méticuleux. Mateo « El Perro » Vega. Un nom comme une écharde dans la gorge.

— Le quartier n'est pas évacué, ajouta le capitaine. Il y a des civils.

Le Général tourna la tête. Ses vertèbres craquèrent. Un son sec. Une branche morte qui rompt.

— Au Mexique, Capitaine, les civils sont des fantômes qui s'ignorent. Donnez l'ordre.

— L'artillerie, Monsieur ?

— Non. Je veux que le ciel leur tombe sur la tête. Deux missiles. Que le verre devienne leur linceul.

Le sifflement arriva. Un déchirement de l'air. Une plainte stridente sciant l'horizon en deux. Le silence qui suivit eut le poids d'une dalle de marbre.

À l'intérieur, Mateo Vega sentit la vibration dans la plante de ses pieds. Une onde de choc grimant à travers le béton. Il tenait une photo écornée de sa fille, Sofia. Le seul papier qui ne sentait pas la poudre.

— Mateo ! On bouge ! hurla Lalo.

Le premier missile effaça le monde. La baie vitrée explosa en un milliard de diamants meurtriers. La pression projeta Mateo contre le mur. Un sac de viande. Le plafond s'affaissa. Puis le deuxième missile frappa deux étages plus bas.

La tour oscilla. Un géant ivre cherchant son équilibre. La poussière de béton envahit tout. Elle s'insinuait dans ses narines, mélangeant le ciment au sang pour créer une boue ferreuse sur sa langue. La sueur faisait mordre le calcaire contre sa peau ; une brûlure chimique, lente et acide.

Mateo ouvrit les yeux. L'obscurité était totale, striée d'éclairs de débris. Ses oreilles sifflaient un cri continu. Il tira sur son bras gauche coincé sous un bloc. Une morsure de feu. Une côte craqua net dans son flanc. Il rampa. Chaque mouvement était une lutte contre l'asphyxie.

Ses doigts rencontrèrent un corps. Lalo. Le gamin n'avait plus de visage. Une plaque de verre lui avait tranché la gorge. Mateo ne ressentit rien. Il vérifia simplement si le sang avait taché la photo de Sofia. Elle était propre. Il récupéra le fusil de Lalo. Le métal était brûlant.

Dehors, les blindés encerclaient les ruines. Cruz descendit de son véhicule. Ses bottes de cuir ciré ne craignaient pas la cendre.

— Mon Général, les hommes de Vega essaient de se rendre au rez-de-chaussée, annonça un sergent.

— On ne fait pas de prisonniers dans un cimetière, Sergent. Nettoyez.

Les exécutions commencèrent. Des rafales courtes. Sèches. Le son d'un travail comptable.

Mateo descendit par la cage d'escalier. Le béton fendu révélait des os d'acier. Au vingt-huitième étage, il vit une femme en tailleur gris. Ses jambes étaient broyées sous un classeur. Elle tendit une main tremblante, les yeux dilatés par une terreur inhumaine.

— S'il vous plaît... aidez-moi...

Mateo la dévisagea. Elle était un bruit potentiel. Un risque. Il s'approcha, posa sa paume sur sa bouche et lui trancha la carotide d'un geste clinique. Il attendit que le corps se détende. Pas de remords. Juste de la mécanique. Il s'essuya les mains sur son pantalon et reprit sa descente, une ombre parmi les ombres.

Au rez-de-chaussée, il trouva le comptable de la firme. Un type en chemise blanche, tremblant derrière une armoire électrique. Mateo le saisit par le col. L'odeur de la peur était plus forte que celle de la fumée.

— L'accès au niveau moins trois. Maintenant.

Le comptable tapa le code en pleurant. 0-7-1-2. La porte blindée pivota. Mateo poussa l'homme dans l'escalier en colimaçon, puis lui logea une balle dans la nuque.

Les témoins étaient des fuites. Il n'aimait pas les fuites.

Il descendit dans les entrailles. Là où les fondations rejoignaient la merde de la ville. Au centre de la pièce circulaire, un coffre en bois. Mateo l'ouvrit. Pas d'or. Pas de disques durs. Juste une poupée en porcelaine au visage fendu et une lettre.

« Mateo, la loyauté est un poison. Ma fille n'est pas le futur du cartel. Trouve-la. Dis-lui que j'étais un homme qui aimait les jardins. »

Un rictus déforma ses lèvres ensanglantées. El Mencho avait passé trente ans à cultiver des charniers pour finir par rêver de roses. Le secret n'était qu'une excuse. Un billet de sortie pour une gamine qui ne savait rien.

Au-dessus, la tour entama son effondrement final dans un fracas apocalyptique. Cruz, en surface, regardait le nuage de poussière s'élever.

— Trente ans de jungle pour finir dans leur propre béton, murmura le Général. C'est une comptabilité honnête, Sanchez.

Mais sous les décombres, Mateo Vega ne mourait pas. Il se glissa dans une bouche d'aération, le dos arraché par le métal galvanisé. Il jaillit des ruines comme un spectre né de la cendre. Il vit une patrouille. Trois hommes. Le premier fut égorgé avant d'avoir pu toucher sa radio. Le deuxième eut la nuque brisée. Le troisième reçut le canon du fusil sous le menton.

— Où est Cruz ? râla Mateo. Sa voix était du papier de verre.

— Avenue de la Victoria... poste de commandement...

Mateo pressa la détente. Un bruit sourd, étouffé par la chair. Il récupéra une radio et une cartouchière.

La ville n'était plus qu'un animal écorché. Mateo marchait vers le Nord, vers les montagnes de Zapopan. Il n'était plus un lieutenant. Il n'était plus El Perro. Il était l'ombre du monde d'hier revenant hanter les vivants. Cruz croyait avoir rasé un empire. Il n'avait fait que libérer un monstre qui n'avait plus rien à perdre.

Mateo cracha un grumeau de suie noire.

— Viens me chercher, Cruz. J'ai déjà creusé deux tombes. La mienne est la plus petite.

Il disparut dans la fumée opaque, là où la poussière et l'obscurité ne faisaient plus qu'un. Le fer était pur. Tout le reste n'était qu'un mensonge écrit sur du papier froissé.

Chapitre 7

Le prix du silence

La tôle ondule sous l'effet de la chaleur. Dans ce garage de la banlieue est de Guadalajara, le temps s'est arrêté, figé par une moiteur qui transforme l'oxygène en goudron. Dehors, la ville hurle. Des colonnes de fumée noire s'élèvent vers un ciel délavé. Ici, entre les murs de parpaings nus, l'odeur est différente : un mélange de graisse rance, de poussière de ciment et de cette pointe acide de la sueur d'un homme qui attend son tour.

Mateo « El Perro » Vega est assis sur une caisse de bières renversée. Ses mains reposent sur ses genoux, les articulations blanchies par une fatigue qui lui ronge les os. En face de lui, attaché à une chaise métallique, Chava n'est plus qu'une pulpe de viande rouge là où se trouvait son nez.

— Puerto Vallarta, Chava. C'est pas compliqué.

Sa voix est un froissement de papier de verre. Chava crache une glaire sombre sur le béton.

— Les barrages de Cruz... Personne ne passe, Mateo. Même pas les oiseaux.

Mateo se lève sans hâte. Il s'approche d'un établi, choisit une clé à molette lourde. Le métal est brûlant.

— Je ne te demande pas l'état de la route. Je te demande par où je passe sans que le Général ne me voie.

— Les couloirs sont murés, gémit Chava. Ils te cherchent, Mateo. Lobo a donné l'ordre.

Le coup part. Sec. Net. La clé à molette percute le genou gauche de Chava. Un bruit de bois sec qui se brise. Le cri est court, étouffé par le choc. Mateo attend que le souffle de l'homme revienne. Il regarde les mouches se poser sur la plaie.

— Le nom, Chava.

— Lobo... halète le blessé. Cruz lui a promis les ports en échange de ta tête.

Mateo sent un froid glacial l'envahir malgré les quarante degrés. Son propre second. Celui qu'il a sorti des égouts de Zapopan. La nostalgie qui le paralyse d'ordinaire s'efface devant une amertume de fiel.

— Donne-moi le chemin de terre, celui derrière les plantations de canne.

Chava murmure des coordonnées. Mateo enregistre tout. Son cerveau est une carte tactique. Un bruit rompt la monotonie du vent : le vrombissement de moteurs de grosse cylindrée. Les Raptors du cartel.

— Ils t'ont vendu combien ? demande Mateo sans se retourner.

— Ma famille... ils allaient les brûler. On veut juste s'en sortir, Mateo.

Une grenade flash traverse la lucarne.

Le monde explose. Mateo plonge derrière un bloc moteur. Les murs de parpaings sont hachés par les rafales de 5.56. Les éclats de béton volent comme des shrapnels. Chava hurle une dernière fois avant qu'une salve ne le cloue à sa chaise. Mateo vérifie son chargeur. Il est seul.

La porte latérale cède sous un coup de bélier. Le premier homme qui entre ne voit que la poussière. Mateo se redresse. Deux coups. Un dans le thorax, un dans la gorge. Il récupère le fusil d'assaut du cadavre et se glisse vers la porte des égouts pluviaux. Dehors, le soleil de Jalisco continue de brûler l'asphalte, indifférent.

L'obscurité des canalisations sent le soufre. Mateo avance courbé dans l'eau saumâtre. Derrière lui, les cris de Lobo résonnent.

— Mateo ! On sait que tu es là. Donne-nous le dossier et tu pourras partir. Tu iras voir ta fille.

— Tu te souviens de la loyauté, Lobo ? lance Mateo.

Un rire sec rebondit sur les parois.

— Ça se vend combien aujourd'hui, Mateo ? Le Vieux est mort. Il n'y a plus de codes. Juste ceux qui ont le fer et ceux qui finissent dans la fosse.

Mateo ne répond pas. Il s'accroupit, attend que la lumière de la lampe torche balaye le tournant. Il bascule hors de son abri, le doigt sur la détente.

Le tunnel crache sa fureur. Le premier sicario s'effondra. Mateo loge une balle sous le menton du deuxième. L'os éclate. Une pulpe rouge et grise repeint la voûte. Puis, le silence. Lobo a reculé dans les ténèbres. Mateo se glisse vers une sortie, rampa dans un conduit brûlant et retombe lourdement sur le bitume d'une ruelle.

La ville est un enfer. Au coin d'une rue, un gamin de douze ans est assis sur le cadavre d'un chien, un fusil trop grand pour lui entre les mains. Ses yeux sont vides.

— Tu cherches la sortie, señor ?

— Il n'y a pas de sortie, petit.

Mateo atteint une avenue. Une vieille Chevrolet criblée d'impacts tourne au ralenti, son conducteur égorgé sur le volant. Il pousse le corps sur l'asphalte et écrase l'accélérateur. La route vers la côte est une plaie béante.

À une station Pemex, il achève un mercenaire blessé d'une balle dans la nuque. Pas de haine, juste une habitude. Il récupère un pick-up Raptor, plus rapide, plus solide. Le Black Hawk de Cruz surgit alors qu'il entame la descente vers Puerto Vallarta.

Le mitrailleur de flanc ouvre le feu. La .50 ne tire pas, elle mutile. La jungle est hachée, les arbres transformés en confettis de bois et de feuilles. Le paysage est broyé sous une pluie de plomb qui pulvérise la roche. Mateo balance le pick-up dans un ravin et s'enfonce sous la canopée.

Il tue deux soldats des forces spéciales au couteau et à bout portant dans la boue liquide. L'humidité est un linceul de plomb. Il atteint enfin les hauteurs de la villa. La mer est une ligne d'argent, mais entre lui et la maison, Cruz a tissé sa toile.

Il s'introduit par une faille dans le mur sud. Le jardin sent le jasmin et la mer, un contraste obscène avec l'odeur de fer qui lui colle à la peau. Au milieu du patio, le Général Cruz l'attend, assis dans un fauteuil en osier, un verre de tequila à la main.

— Tu es en retard, Vega.

Mateo ne lève pas son arme. Les lasers rouges des snipers dansent déjà sur sa poitrine.

— Où est Sofia ?

Cruz savoure son alcool. Il n'explique rien, n'argumente pas. Il impose.

— Les noms, Mateo. C'est tout ce qui m'intéresse. Le reste appartient déjà aux mouches.

Mateo regarde la fenêtre à l'étage. Une ombre bouge. Sa fille. Si proche qu'il pourrait presque sentir son souffle, et pourtant séparée de lui par un océan de cadavres. Il lâche son fusil. Le métal claque sur la pierre.

— On n'écrit pas la fin avec de l'encre, Général. On l'écrit avec de la poussière.

Cruz repose son verre. Le vent apporte l'odeur du sel et de la fin de tout. Mateo Vega reste debout, dernier débris d'un monde qui s'effondre, sous le regard indifférent de l'océan.

Chapitre 8

L'asphalte brûlant

Le soleil n'est plus une étoile. C'est une condamnation à mort suspendue au-dessus du Jalisco. À travers le pare-brise constellé d'impacts de la Ford Raptor, l'horizon n'est qu'une nappe de gasoil en feu. Mateo « El Perro » Vega serre le volant. Ses jointures sont blanches, la peau tannée par des décennies de trahisons. À ses côtés, le gamin, celui qu'ils appellent « El Chivo », tremble. Ce n'est pas la peur des balles, c'est le manque de repères. Ces nouveaux gosses ne connaissent que le carnage.

L'autoroute 15 n'est plus qu'un intestin de béton bouché par la suie de l'industrie. Des camions-citernes, renversés comme des bêtes abattues, vomissent une fumée grasse qui monte droit vers le ciel bleu azur, là où les prédateurs de Cruz attendent.

— Regarde pas en haut, Chivo, lâche Mateo. Sa voix est un mélange de tabac froid et de graviers.

— Ils arrivent, Mateo. Je les entends.

— C'est de la ferraille. Et la ferraille, ça finit toujours par rouiller.

Le vrombissement arrive avant l'ombre. Un battement sourd, rythmique, qui fait vibrer la cage thoracique. C'est un Black Hawk. L'outil de précision de Cruz. Mateo sait que le Général est là-haut, les yeux rivés sur un écran thermique, cherchant à transformer chaque pulsation cardiaque en une tache de sang sur le bitume.

Devant eux, à cinq cents mètres, un barrage de véhicules brûle. Des carcasses de bus calcinés barrent les trois voies. Mateo écrase l'accélérateur. Le moteur de la Raptor rugit.

— Mateo ! Le feu ! hurle le gamin.
— Accroche-toi. On va respirer de la silice.

Le premier passage de l'hélicoptère est une déchirure sonore. Le canon rotatif M134 n'émet pas de détonations ; c'est un cri continu, une scie électrique qui segmente le monde. Une ligne d'impacts instantanés laboure le goudron à dix mètres derrière leur pare-chocs. Les morceaux d'asphalte volent comme des éclats de shrapnel.

Mateo braque brusquement vers la droite, plongeant dans le sillage thermique d'un semi-remorque en flammes. L'habitacle se remplit d'une chaleur de four crématoire. La visibilité tombe à zéro. Le noir absolu est strié par les reflets orange des pneus qui explosent.

— Ils nous voient plus au thermique, grogne Mateo. La chaleur du camion cache la nôtre.

Il conduit à l'instinct, suivant le rail de sécurité à travers la suie. La Raptor percute un débris, un reste d'homme peut-être. Le choc fait sauter le véhicule. À sa gauche, la carcasse du camion hurle, le métal se tordant sous la fournaise. Ils sortent de la nappe de fumée.

— Là-bas ! crie Chivo.

Le Black Hawk bascule sur son flanc gauche. Mateo voit l'ombre de l'appareil glisser sur les champs d'agaves. Une petite berline blanche familiale s'est retrouvée coincée entre la Raptor et le prochain nuage. Un homme au volant, le visage décomposé. Une femme à l'arrière essaie de coucher un enfant sur le plancher.

— Ils vont les hacher, murmure Chivo.
— Ne regarde pas.

Le tir reprend. La berline blanche se pulvérise sous le déluge de 7.62 mm. Le métal se vaporise instantanément. Le réservoir s'enflamme. En une seconde, la famille n'est plus qu'une torche statique au milieu de la voie. Mateo utilise l'explosion. Les débris et la nouvelle colonne de fumée lui offrent un écran.

— Cruz n'a plus de code, Mateo, dit Chivo, la voix brisée.

— Cruz n'a jamais eu de code, gamin. Il avait juste une laisse. Maintenant que Mencho est mort, la laisse est cassée.

Un deuxième hélicoptère apparaît à l'horizon. L'asphalte devant eux bout. L'odeur est celle du caoutchouc brûlé et du sang qui cuit. Mateo repère un passage entre deux camions de bétail. Les bêtes à l'intérieur meuglent, brûlant vives. La Raptor s'engage dans le goulot. Le frottement du métal produit un cri strident. Les rétroviseurs volent. Mateo maintient la pression.

Soudain, un pick-up du cartel surgit de la fumée à contresens. Mateo donne un coup de volant pour transformer l'impact frontal en un frottement latéral violent. Les deux véhicules valsent. La Raptor part en tête-à-queue sur l'asphalte huileux.

Le pick-up rival s'encastre dans un bus. Trois hommes en sortent, titubants, leurs visages ensanglantés cachés par des masques tactiques. Ils épaulent des AK-47. La violence est brève. Mateo attrape son 1911 et tire trois fois à travers la vitre brisée. Le premier homme s'effondre, la gorge ouverte. Le second prend une balle dans le sternum. Chivo vide le chargeur de son Uzi sur le troisième. L'homme est criblé avant de s'écrouler dans la poussière.

— Recharge ! ordonne Mateo.

Il fait demi-tour dans un nuage de gomme brûlée. Le ciel gronde. L'hélicoptère de Cruz est au-dessus. Mateo peut voir les patins de l'appareil.

— Il attend qu'on s'éloigne des flammes, dit Mateo. Il veut voir nos corps.

Il aperçoit un camion-citerne de la Pemex. Son conducteur gît à quelques mètres, une flaque sombre s'élargissant sous lui.

— On va passer derrière. Très près. Si Cruz tire dessus, il vaporise la moitié de l'autoroute. Même lui n'est pas aussi fou.

Le Black Hawk descend encore. Mateo peut deviner le visage de Cruz derrière sa visière. La mitrailleuse se tait. Mateo ralentit juste assez pour rester dans l'ombre portée du mastodonte. L'hélicoptère est forcé de s'élever pour éviter les câbles électriques.

— Maintenant !

Mateo braque à gauche et s'engouffre dans un tunnel de drainage sous l'autoroute. Le toit de la voiture racle le béton. Puis, l'obscurité. Il coupe le moteur. La chaleur est suffocante. L'odeur de terre mouillée et d'urine de rat remplace celle du carnage.

Mateo sort du véhicule. Ses bottes s'enfoncent dans la boue séchée. Des graffitis du cartel ornent le béton. Des noms d'hommes morts.

— On a perdu les codes, Chivo, murmure-t-il. On a tout brûlé pour des débris. Et maintenant, on va s'étouffer avec.

Ils quittent le tunnel après une heure de marche. La lumière frappe Mateo comme une gifle de fer chauffé. À deux kilomètres, la silhouette blanche du Rancho de la Soledad se découpe contre les collines arides. Mateo se déplace avec une économie de mouvement clinique. Il atteint la cour intérieure.

Deux hommes en tenues dépareillées fouillent une Jeep. Des déserteurs. Mateo

bondit. Sa lame trouve le creux de la gorge du premier. Un bruit de succion, et l'homme s'effondre. Le second soldat sursauta, mais Mateo projeta sa tête contre le montant en acier de la portière. Un craquement sec. Le bruit d'une noix qu'on brise sous un talon.

— Monte, ordonne Mateo à Chivo.

La Jeep s'élançait vers la mine d'argent au nord. L'obscurité de la mine n'est plus un refuge, c'est un linceul. Mateo atteint le fond de la galerie et déverrouille une porte de fer. Derrière, sur une table vermoulue, une boîte en métal. Il l'ouvre. À l'intérieur, un carnet aux pages jaunies et une photographie froissée. Un jeune homme souriant tenant une petite fille. Mateo, une éternité plus tôt.

— Ils ne nous tuent pas pour ce qu'on a, dit Mateo. Ils nous tuent pour ce qu'on a oublié.

Au-dessus, le battement des pales fait vibrer la roche. Une voix calme descend du ciel via un mégaphone.

— Vega. Rends-moi la photo. Ou ce sera le phosphore.

Mateo et Chivo grimpent par le puits d'aération et débouchent sur une corniche. En bas, le convoi de Cruz est bloqué par les incendies. Mateo regarde le gamin.

— On glisse. Protège ta tête.

Ils dévalent la pente jusqu'au fossé de l'autoroute. La chaleur est insoutenable. Mateo voit les soldats de Cruz débarquer des blindés. Ils avancent en formation, silhouettes anonymes derrière des visières.

— Écoute-moi, dit Mateo. Cours vers le collecteur d'eau. Ne t'arrête pas avant

d'entendre la mer.

Mateo sort de l'ombre de la remorque. Il ne court pas. Il marche, le fusil à l'épaule. Il ajuste son tir et vise les réservoirs des pick-ups. Le premier véhicule explose. La confusion s'installe.

— Maintenant, Chivo ! Fous le camp !

Le gamin disparaît dans les herbes hautes. Mateo se remet à couvert, le visage entamé par un éclat. Le tir cesse. Une silhouette s'avance, seule. Le Général Cruz. Il tient un fusil à pompe.

— C'est fini, Vega. Meurs avec un peu de dignité.

Mateo sort de derrière son bloc de béton. Il laisse son fusil au sol.

— La dignité, Rodolfo ? Tu parles de dignité alors que tu transformes ton pays en abattoir ? Tu te souviens de la photo ? Tu tenais le boîtier.

Cruz se fige.

— Ce monde n'existe plus, Vega. On l'a brûlé.

— Non, dit Mateo en dégageant le carnet. Toi, tu essaies d'oublier que tu as été humain. Moi, j'essaie juste de faire en sorte que ma fille ne sache jamais ce que tu es devenu.

Mateo jette le carnet dans le brasier du camion-citerne. Le papier se consume instantanément. Cruz hurle et presse la détente. Le choc propulse Mateo en arrière. La douleur est brève, suivie d'un froid immense. Il retombe sur l'asphalte.

Le bruit des rotors couvrit le dernier souffle de Mateo. Cruz rangea son arme. Sur l'asphalte, la photo continuait de brûler, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le visage de la petite fille.

Chapitre 9

La trahison du sang

L'air dans l'entrepôt de Zapopan n'était plus de l'oxygène. C'était un mélange de poussière de ciment, de vapeurs de gasoil et de l'odeur aigre des corps. Mateo « El Perro » Vega était accroupi derrière une pile de palettes. Son genou gauche craquait, un rappel de Tlaquepaque. Le temps ne réparait rien ; il recouvrait les plaies de cicatrices laides.

Dehors, le vrombissement des hélicoptères vendus au Général Cruz déchirait le ciel. Les verres sur une table de bureau oubliée vibraient jusqu'à se fendre. Mateo ne levait pas les yeux. Il regardait le dossier en cuir noir posé sur ses cuisses. Le cuir était gras, imprégné de la sueur des morts.

C'était l'héritage d'El Mencho. Des noms.

Mateo ouvrit le registre. Son doigt s'arrêta sur une ligne manuscrite. *Santiago Cruz. 150 000 USD. Janvier 2025. Informations tactiques.* Le nom claquait comme une gifle. Santiago Cruz. Le fils unique du Général, le petit prince de l'ordre moral, était une taupe nourrie au grain par le cartel. Le Général ne menait pas une guerre sainte ; il nettoyait son propre placard à coups de barrages incendiés et d'exécutions sans procès.

— C'est une blague de mauvais goût, Mateo.

La voix venait de l'ombre. El Gato s'avança, une cigarette éteinte au coin des lèvres. Il ne savait pas lire les nuances, seulement les chiffres. Il laissa échapper un sifflement entre ses dents gâtées.

— Le vieux Cruz... Il veut nous brûler avant qu'on parle.

— La presse est dans les fosses communes, Gato, trancha Mateo. On ne fait pas de politique. On survit.

Mateo rangea le dossier dans son sac en toile. Le clic métallique de son HK416 définit le silence. Soudain, le vrombissement des rotors changea de fréquence. Ils plongeaient.

— Sortie sud, ordonna Mateo.

La porte principale vola en éclats. Pas de sommation. Des grenades assourdissantes roulèrent sur le sol. Gato, pris de panique, arrosa l'entrée. La riposte fut chirurgicale. Trois impacts. Un dans l'épaule, deux dans le torse. Le gamin fut projeté en arrière contre des barils vides. Mateo ne regarda pas Gato. Il savait à quoi ressemblait un homme qui partait. Il lâcha deux rafales, vit un soldat s'effondrer, et se propulsa vers la lucarne.

La chaleur de l'explosion lui mordit les cuisses alors qu'il basculait sur le toit adjacent. Il rampa sur le bitume collant, les poumons brûlés par la poudre.

Le soleil déclinait sur les décombres de Zapopan. Mateo s'était réfugié dans une carcasse de centre commercial. Ses mains tremblaient de cette fatigue nerveuse qui suit l'adrénaline. Il devait voir El Chino.

Le garage de Chino sentait l'huile moteur, une odeur honnête. Le vieux mécanicien regarda la bosse sous la chemise de Mateo.

— Tu as quelque chose que le Général veut, murmura Chino.

— La loyauté ne paie pas le loyer, Chino, répondit Mateo en s'asseyant sur un bidon. Elle remplit juste les cercueils. Donne-moi une voiture.

— La Ford derrière. Elle tient par miracle.

Un projecteur balaya les fentes du rideau de fer. Les militaires utilisaient un bélier. Mateo ne fit pas d'adieux. Il fit rugir le moteur de la vieille Ford et défonça l'issue de secours dans un nuage de poussière. Des balles frappèrent la carrosserie comme des grêlons.

Sur l'avenue Patria, il vit le barrage. Deux pick-ups. Et au centre, le Général Cruz, debout, immobile. Leurs regards se croisèrent une fraction de seconde. Cruz leva une main. Une mitrailleuse lourde bascula. Mateo donna un coup de volant désespéré. La Ford plongea dans un canal de drainage à sec. Le choc fut total.

Mateo rouvrit les yeux dans une pénombre rouge. Le dossier était là. Il rampa hors de la carcasse alors que des bottes résonnaient sur le bord du canal.

— Scellez les sorties, ordonna la voix de Cruz en haut. Je veux que ce réseau soit injecté de béton liquide.

Mateo s'engouffra dans la buse d'évacuation. L'obscurité était une mélasse de poussière et d'ammoniac. Il entendit le grondement des malaxeurs. Cruz ne cherchait plus Vega ; il effaçait Santiago. Chaque mètre cube de grisaille était une pelletée de terre sur la honte de son fils.

Mateo lutta contre le flot d'eau croupie poussé par la masse visqueuse qui arrivait derrière lui. À une intersection, un junkie attendait la fin, une seringue dans le bras.

— Ils scellent le sarcophage, l'ami, ricana l'ombre.

Mateo atteignit la grille du collecteur principal. Le fer était froid, ancré dans le vieux béton. Le mur de ciment liquide arrivait, une vague lente qui absorbait tout. Mateo plaça le canon de son Colt contre la charnière rouillée.

Bang. *Bang.*

La pierre céda. La grille bascula sous la pression de l'eau. Mateo fut aspiré dans le vide noir, percutant la surface glacée du Rio Grande. Il refit surface en recrachant l'amertume du fleuve. Derrière lui, la buse vomit une dernière langue de béton avant de se figer.

Il atteignit la rive boueuse et marcha vers Santa Tere. La maison de Doña Elena était dissimulée derrière un bougainvillier aux pétales sombres. À l'intérieur, Sofia attendait sur un matelas. Elle ne souriait pas. Elle regardait son père avec les yeux secs de ceux qui ont déjà vu trop de ruines.

— On s'en va, Sofia.

— Où ?

— Ailleurs.

Il ne l'embrassa pas. Il vérifia son Glock. Doña Elena lui tendit un sac.

— Valenzuela t'attend à l'entrepôt des quais, dit la vieille.

La rencontre fut brève. Valenzuela, impeccable dans son costume, récupéra le dossier sans l'ouvrir.

— Le Général va raser la ville pour te retrouver, Mateo. Qu'est-ce que tu gagnes ?

— Rien, répondit Mateo. La vérité est comme le sang. Une fois versée, on ne peut plus la remettre dans les veines.

Valenzuela disparut dans l'ombre. Mateo prit Sofia par la main. Ils sortirent dans la nuit. L'asphalte ne vibrait plus, il brûlait. Les convois militaires faisaient trembler les verres brisés dans les caniveaux. Mateo marchait dans la fumée, le poids du secret lui brûlant encore la peau, sans savoir si l'aube oserait se lever sur Guadalajara. Il ne regarda pas en arrière. Il s'enfonça dans le brouillard de suie, une ombre parmi les ombres, emportant avec lui une enfant qui ne savait plus pleurer.

Chapitre 10

Le levier d'écrou

Le soleil de Jalisco n'éclaire pas. Il pèse. C'est une chape de plomb chauffée au blanc qui écrase Guadalajara, transformant chaque ruelle en un creuset. À travers la vitre brisée du pick-up, Mateo « El Perro » Vega regardait la ville agoniser sous une colonne de fumée noire. Des carcasses de bus fumaient encore sur l'avenue Vallarta. L'odeur était partout : caoutchouc brûlé, chair carbonisée et cette pointe métallique qui signalait que le sang avait coulé récemment.

Mateo essuya la sueur qui brûlait ses yeux. Ses articulations criaient. Chaque mouvement était une insulte à ses vieux os. L'Empire était en miettes. Les lieutenants se bouffaient le foie pour un trône de cendres. Lui, il tenait un secret capable d'éteindre le dernier souffle de ce pays.

Il posa la radio militaire sur le siège passager. Un vieux modèle, lourd, bakélite et huile. Il tourna le bouton de fréquence. Le grésillement emplit l'habitacle. Un son d'insectes se dévorant entre eux.

— Général, lança Mateo. Sa voix était un râle de gravier.

Le silence de l'autre côté était dense. Cruz écoutait dans son poste de commandement climatisé.

— J'ai le registre du Rancho de la Cruz, reprit Mateo. Pas les comptes de la drogue. Les autres. Ceux qui portent votre signature, Rodolfo. Les disparus de 2022. Les enfants de San Juan. Le béton est frais là-bas, mais il ne cache pas tout.

Il attendit. Le silence radio était une arme. Puis, un crachotement. La voix de Cruz tomba, froide comme une lame de morgue.

— Elle a changé de nom, Mateo. Elle a bien fait.

Le coup frappa Mateo plus fort qu'une balle. Il serra l'émetteur, les jointures blanches.

— Arrêtez l'offensive sur le secteur 4, dit Mateo. Laissez passer la Toyota blanche. Si elle passe la frontière, le registre meurt avec moi. Si elle ne passe pas, j'envoie tout à La Haye.

— Vous parlez de codes, Mateo, répondit Cruz. Mais les codes sont pour ceux qui ont un avenir. Vous n'êtes qu'une relique. Et les reliques, on les brise pour voir ce qu'il y a dedans.

Un sifflement déchira l'air. Mateo n'attendit pas. Il plongea hors du véhicule, le visage contre le goudron poisseux. L'explosion fut totale. Le sol bondit. La poussière l'avalait.

Il resta immobile, les oreilles sifflantes, le goût du fer dans la bouche. Il ramassa son Colt 1911. Un soldat surgit au coin d'un entrepôt en ruine. Pas de sommation. Mateo tira deux fois. Le menton, la gorge. Le corps s'effondra comme un sac de grains. Mateo se redressa, haletant, une traînée sombre coulant le long de sa cuisse.

Trois heures plus tard, il atteignait la côte. Puerto Vallarta n'était plus qu'une carcasse de béton. L'odeur de l'essence évaporée se mélangeait à la charogne. Sur le sable gris de la plage, deux silhouettes se détachaient contre l'écume blanche. Sofia, les mains liées. Un soldat, le pistolet sur sa tempe.

Près d'eux, le Général Cruz attendait dans un fauteuil de camping, un verre à la main.

Mateo sortit de la lisière des palmiers, le pas lourd. Le soleil, à son zénith, l'aveuglait. À cinquante mètres, il s'arrêta.

— Pose l'arme, Mateo, ordonna Cruz.

L'hélicoptère de combat apparut au-dessus de la crête, ses pales battant l'air avec une violence sourde. Le vent souleva un rideau de sable, créant un mur de poussière entre les deux hommes. Mateo vit le soldat cligner des yeux. C'était l'ouverture.

Mateo ne visa pas Cruz. Il visa le soldat. Le coup partit. Le percuteur frappa l'amorce. Une étoile rouge s'épanouit sur l'uniforme. Sofia tomba à genoux dans le sable.

Cruz dégaina. Mateo plongea derrière une barque de pêcheur retournée. Les balles criblèrent le bois pourri, faisant voler des éclats de peinture bleue. Mateo rampa dans le brouillard de poussière, le ventre contre les coquillages brisés. Il sentait la clé USB dans sa main gauche, le métal chaud dans la droite.

Cruz émergea de la grisaille, le visage couvert de suie. Ils s'entrechoquèrent dans un fracas d'os. Deux chiens enragés roulant dans la pente de la dune. Mateo frappa avec la crosse, Cruz avec ses poings massifs. Ils s'immobilisèrent dans le creux du sable. Cruz était au-dessus, ses mains serrées autour de la gorge de Mateo. Ses doigts étaient des étaux.

— Où est la clé ? grogna le général.

Mateo suffoquait. Ses poumons brûlaient. Sa main gauche remonta vers le visage du général. Cruz desserra légèrement sa prise, l'avidité dans les yeux. Mateo ne tenait pas la clé. Il tenait le couteau de combat qu'il avait dégainé de la botte du général pendant la chute.

Il l'enfonça sous le menton, d'un coup sec, ascendant. Le cartilage craqua. Cruz écarquilla les yeux. Mateo approcha son visage du sien, une grimace de sang et de dents brisées.

— Paye la note, Rodolfo.

Le général s'effondra. Mateo le repoussa péniblement. Il resta allongé, le ciel tournant au-dessus de lui. Le bruit de l'hélicoptère s'éloignait. Le pilote n'avait plus personne pour payer le kérosène.

Mateo se releva, titubant vers Sofia. Elle le regardait comme on regarde un spectre. Il sortit la clé USB de sa poche. Le secret. Le pouvoir. La mort. D'un geste lent, il la jeta dans l'écume des vagues. La mer l'avalala en un instant.

Il prit la main de Sofia. Elle était glacée.

— Viens, murmura-t-il, sa voix cassée par la soif. On s'en va.

Ils marchèrent le long de la côte, deux silhouettes minuscules sur la bordure d'un empire en cendres. Derrière eux, le cadavre du Général Cruz commençait déjà à être recouvert par le sable. Mateo ne se retourna pas. Il n'y avait plus de codes. Plus d'honneur. Il ne restait que le bruit des vagues qui venaient laver le sang sur le rivage, sans jamais réussir à le rendre propre.

Chapitre 11

Nuit de Puerto Vallarta

L'air de Puerto Vallarta n'était pas celui de Guadalajara. Ici, la chaleur étranglait. C'était une moiteur huileuse, chargée de sel et de la puanteur des poissons crevant sur le sable. Mateo « El Perro » Vega descendit du pick-up volé. Ses bottes écrasèrent un tapis de douilles qui tintaient contre le bitume comme des pièces dévaluées.

Le ciel virait à l'orange sale. La fumée des complexes hôteliers en flammes montait droit dans l'air lourd. Au loin, le vrombissement des rotors hachait le silence. Cruz ne nettoyait plus les rues ; il rinçait la côte à l'eau de Javel et au plomb.

Mateo ajusta sa sangle. Le métal brûlait son épaule à travers sa chemise trempée. Il avança vers l'école « El Camino ». Un bâtiment bas, aux murs lépreux, criblés d'impacts. C'était une écriture braille pour les condamnés. C'est là que Sofia attendait, sous la garde de Lázaro.

Il franchit le portail arraché. Dans la cour, un toboggan avait fondu sous une grenade thermique. Une flaque de plastique rouge, comme une plaie ouverte.

— Lázaro ? murmura Mateo.

Aucun écho. Juste le crépitement d'un climatiseur agonisant.

Il entra. L'odeur changea : poussière de craie et fer froid du sang séché. Mateo se déplaçait avec la lenteur du prédateur qui sait le piège refermé. Ses yeux balayaient les coins d'ombre. À ses pieds, des cahiers d'écoliers éparpillés. Sur l'un d'eux, un dessin : une maison, un soleil, et des bonshommes sans bras.

Un frottement de tissu. Mateo pivota. Canon au poing.

— C'est moi, Mateo. Ne gâche pas tes balles.

Lázaro. Une ombre maculée de traînées brunes. Il tenait son Colt comme un chapelet. Les mains tremblaient.

— Où est-elle ?

Lázaro désigna l'escalier.

— En haut. Salle 4. Elle croit encore que tu es le type qui répare les choses, Mateo.

— Je ne répare rien. Je nettoie.

— Il n'y a plus rien à nettoyer, Perro. Le Général a débarqué ses chiens sur la plage. Ils ont des listes. Ton nom est en gras. Le sien est juste en dessous.

Une explosion sourde fit trembler le sol. Des écailles de peinture tombèrent du plafond.

— Ils arrivent, souffla Lázaro. Le secret de Mencho... tout le monde pense que tu l'as. Dis-moi que ça en vaut la peine.

Mateo resta muet. Pas de secret. Juste des morts et des regrets. Le secret de son mentor n'était qu'un mensonge pour faire courir les ânes vers l'abattoir. Il commença à monter. Les marches craquaient sous ses pas comme des os brisés.

Le couloir du premier étage était un tunnel strié par la lumière des impacts de balles. Mateo sentit une présence. Une ombre plus dense. Un mercenaire sortit d'une salle.

Un de ces nouveaux barbares, sans insigne ni code. La violence était sa langue maternelle.

Mateo ne fit aucune sommation. Il bondit. Trois foulées silencieuses. Il saisit le canon de l'arme adverse pour le détourner et enfonça sa lame sous la mâchoire. Là où la chair est tendre. Là où le cri meurt.

Sofia était à la porte de la salle 4. Elle vit le sang gicler et se boucha violemment les oreilles, les yeux clos, le visage tordu par un spasme de dégoût. Mateo maintint le corps jusqu'au sol pour étouffer le choc des bottes. Le sang, visqueux, se répandit sur ses mains. Il l'essuya sur son pantalon.

— Sofia.

Elle ouvrit les yeux. Ils étaient deux puits de pétrole, profonds et vides.

— On s'en va ?

— On court. Tu ne regardes pas derrière toi. Tu ne regardes que mes talons.

Dehors, la voix du Général Cruz déchira la nuit, amplifiée, métallique : « TOUT INDIVIDU PRÉSENT DANS CE PÉRIMÈTRE EST UN COMBATTANT ENNEMI. VOUS AVEZ TRENTE SECONDES. »

— Papa, ils vont nous tuer ?

— Personne ne va mourir ici, Sofia. Pas aujourd'hui.

Il la propulsa par la fenêtre arrière au moment où une rafale déchiquetait les pupitres. Il sauta à sa suite, retombant lourdement sur la terre saturée. Ses articulations crièrent. La fatigue commençait à mordre ses muscles, une brûlure acide qui remontait le long

de ses jambes.

Ils s'enfoncèrent dans la jungle urbaine. La végétation de Puerto Vallarta n'était pas un sanctuaire, c'était un estomac. Chaud, humide et plein de dents. Mateo souleva une plaque d'égout. La puanteur des eaux usées lui monta au visage.

— Descends. Pense à la neige, Sofia. Pense à un endroit où rien ne brûle.

Le réseau souterrain était une veine de pus sous le luxe de la côte. L'eau montait aux genoux. Mateo avançait, le souffle court, l'épaule engourdie. Chaque mouvement était un effort conscient contre l'épuisement. Son corps le trahissait, mais sa volonté tenait les rênes.

Ils émergèrent dans les cuisines de l'Hôtel Los Tules. Le silence y était oppressant. Mateo laissa Sofia derrière un comptoir en inox.

— Ne bouge pas.

Il traversa le hall de marbre dévasté. Au centre, un homme attendait dans un fauteuil en cuir. El Tiburón. Il fumait un cigare, son fusil sur les genoux.

— Je savais que tu passerais par la boue, Mateo. Donne-moi la clé. Celle qu'El Mencho t'a confiée. Cruz va raser l'hôtel. Donne-la-moi et je te laisse partir avec la...

Mateo ne le laissa pas finir. Il n'y avait plus de place pour les négociations. Le Colt tonna. La balle entra juste au-dessus de l'arcade sourcilière. Tiburón bascula, son cigare s'écrasant sur le tapis.

Mateo récupéra le carnet et la clé USB dans le coffre dissimulé. Le testament d'un empire de sang. Il retourna chercher Sofia. Une vitre explosa à l'étage. Les commandos descendaient en rappel.

— On sort par les jardins, ordonna-t-il.

Il lui prit la main. Ses doigts étaient noirs de poudre. Derrière eux, un missile percuta la façade de Los Tules. L'hôtel s'illumina d'un éclat aveuglant avant de s'effondrer.

Mateo s'enfonça dans l'ombre, portant le poids du secret contre sa poitrine. Il n'était plus un lieutenant. Il n'était plus un père. Il était la balle que le destin venait de tirer au cœur du Mexique.

— Marche, souffla-t-il. Ne regarde pas l'eau. Regarde l'ombre. C'est là que je suis.

Ils disparurent dans la nuit de Puerto Vallarta, là où la mer n'apportait pas la paix, mais seulement les prédateurs. La traque ne faisait que commencer. Et Mateo Vega n'avait jamais été aussi dangereux que maintenant, dépouillé de tout, sauf du fantôme de son âme.

Chapitre 12

La mort en face

L'air de la conserverie « El Sol » était une masse solide, un bloc de vapeur grasse qui collait aux poumons comme du goudron. Mateo sentait la sueur couler le long de sa colonne vertébrale, une trace glacée sous sa veste. Sous ses bottes en cuir de crocodile, le carrelage maculé de sauce tomate et de dégraissant offrait une adhérence précaire. Il manqua de glisser, maudissant ce luxe inutile dans un abattoir.

Au centre de la pièce, sous le bourdonnement d'une hotte aspirante encrassée, Javier « El Alacrán » l'attendait. Il était assis sur une table de découpe en acier chirurgical, balançant une jambe avec une nonchalance calculée. Dans sa main, un couteau de boucher à la lame large.

— Tu es fatigué, Mateo. Ça se voit à ta façon de respirer.

La voix de Javier était basse, étouffée par le vrombissement des moteurs de frigos. Mateo ne répondit pas. Il resserra sa prise sur son surin à manche en os. Le métal était le seul point de fraîcheur dans cet enfer.

— Les codes, Mateo. C'est ça qui te tue, reprit Javier en glissant au sol. Tu cherches encore une logique là où il n'y a que de la viande. Le Vieux est mort. L'empire brûle. Et toi, tu cours après un fantôme et une gamine qui t'oubliera avant que ton corps ne soit froid.

— Tu parles trop, Javier. C'est la marque de ceux qui craignent le silence.

Javier chargea. Ce n'était pas un mouvement gracieux, mais la ruée d'un animal

affamé. Le couperet fendit l'air, visant la carotide. Mateo pivota, le dos raclant contre le rebord d'une table. Le métal hurla. Le coup de Javier manqua sa cible, s'enfonçant dans une planche à découper avec un craquement sec.

Mateo projeta son épaule contre le plexus de son ancien second. L'impact fut sourd. Ils s'écroulèrent contre une pile de casseroles qui s'effondra dans un fracas de tonnerre industriel. Javier se redressa avec une agilité de serpent, crachant un filet de sang.

— C'est fini, Mateo. Tu es un débris. Le monde appartient à ceux qui ne se souviennent de rien.

— Un monde sans mémoire est une fosse commune.

Javier feinta une frappe haute et plongea pour faucher les jambes de Mateo. Le vieux soldat sauta en arrière, mais ses semelles lisses trahirent son équilibre sur l'huile renversée. Il bascula. Avant qu'il ne puisse se rétablir, Javier était sur lui, le poids de son corps écrasant sa cage thoracique. La lame descendit. Mateo saisit le poignet de Javier. Les tendons craquèrent comme une branche sèche en hiver. Javier hurla, sa prise mollit.

Mateo ne lui laissa aucune chance. Il projeta ses jambes pour déloger l'agresseur, roula sur le côté et, dans un mouvement fluide, enfonça sa lame sous le sternum de Javier, remontant vers le cœur. Le jeune homme eut un spasme, ses yeux se révulsèrent. Un dernier gargouillis, et le corps se détendit dans une mare sombre qui s'étendait inexorablement sur le carrelage.

Mateo se releva, la main pressée sur son flanc déchiré. Il n'éprouvait aucune joie. Juste une immense lassitude. Il ramassa son couteau, l'essuya sur sa manche et sortit par la porte de service.

La chaleur du soleil de février le frappa comme une gifle de feu. Guadalajara crevait.

À l'angle de la Calle de la Muerte, une camionnette blindée, bardée de plaques d'acier soudées, lui barra le passage. Quatre gamins en gilets tactiques trop larges sautèrent de la benne. Leurs visages étaient des masques de vide.

— El Perro, dit le meneur, un gosse à la cicatrice rosée. Le Général Cruz veut ce que tu caches.

— Le Général ne sait même pas ce que signifie le mot nation, répondit Mateo en sortant son Colt. Il veut juste un trophée.

Le gosse releva son fusil. Mateo fut plus rapide. Il plongea derrière une carcasse de voiture et tira. Le premier projectile frappa le gamin au front. Les autres ouvrirent le feu, les balles ricochant sur le béton dans des nuages de poussière blanche. Mateo roula, ajusta deux tirs précis sous le châssis de la camionnette. Les cris qui suivirent furent brefs, aussitôt étouffés par le sifflement des turbines d'un hélicoptère passant à basse altitude.

Il reprit sa marche, laissant les débris derrière lui.

Il atteignit l'église San Juan de Dios. Le clocher décapité pointait vers le ciel comme un doigt accusateur. À l'intérieur, la fraîcheur des pierres sentait l'encens rassis. Le Père Ignacio l'attendait au pied de l'autel, égrenant un chapelet de bois.

— Tu es venu, Mateo.

— On ne fait pas attendre les morts, Père.

Mateo posa le rectangle de papier sur l'autel, entre deux cierges éteints. Le sang sur le document avait déjà bruni.

— C'est une adresse à Veracruz. Un homme qui peut la faire sortir par la mer.

Il sortit une petite médaille de Saint Jude, le patron des causes désespérées, et la tendit au prêtre.

— Donnez-lui ça quand elle sera sur le bateau. Dites-lui que son père aimait l'odeur de la pluie sur la terre de Jalisco. Rien de plus.

— Et toi ? demanda Ignacio.

Mateo esquissa un sourire amer en armant son fusil. Le bruit sec résonna dans la nef comme un glas définitif.

— Quelqu'un doit fermer la porte, Père.

Il se détourna et marcha vers le portail. La lumière crue du dehors l'attendait, impitoyable. Les blindés de Cruz prenaient position sur la place, leurs canons pointés vers le sanctuaire. Mateo « El Perro » Vega fit un premier pas sur le parvis, son ombre s'étirant une dernière fois sur les pierres sacrées avant d'être engloutie par l'éclat aveuglant du désastre.

Chapitre 13

L'appât

Le soleil sur le Jalisco n'est pas une caresse, c'est une condamnation. À midi, l'asphalte de la route 80, entre San Juan de los Lagos et Tepatitlán, ondule comme une bête à l'agonie. L'air est une soupe épaisse de gasoil brûlé, de poussière de silice et de l'odeur aigre des carcasses de bovins abandonnées dans les fossés. Ici, la terre est rouge. Ferrugineuse. Elle a bu tout le sang versé depuis l'effondrement de l'Empire des Cendres.

Sofia sentait la sueur couler entre ses omoplates. Elle était recroquevillée à l'arrière d'un Ford Econoline blanc. Les vitres étaient obstruées par du ruban adhésif noir. À côté d'elle, des caisses de solutés glucosés et de pansements stériles. Le convoi portait des croix vertes sur les portières. Un mensonge sur roues.

Lalo, le chauffeur, mâchait nerveusement un cure-dent. Ses yeux ne quittaient pas le rétroviseur.

— On approche, murmura-t-il.

— Ils vont nous laisser passer ? demanda Sofia.

— Le général veut des photos de camions de riz. Il veut montrer qu'il répare ce qu'il a cassé. On est le riz, Sofia. Reste invisible.

Le camion ralentit. Les freins grincèrent. Un hélicoptère Black Hawk passa si bas que la tôle du fourgon entra en résonance. Dehors, le barrage. Ce n'était pas un poste de contrôle, c'était une forteresse. Sacs de sable, barbelés, et deux blindés Sandcat dont les mitrailleuses de toit balayaient l'horizon. Les hommes portaient des tenues de combat noires, sans insignes, le visage mangé par des cagoules ignifugées malgré les quarante degrés. Les chiens de garde du général Cruz.

Lalo coupa le moteur. Le silence fut plus violent qu'une détonation. Une main gantée de kevlar frappa contre la vitre.

— Descends, ordonna une voix sans timbre.

Lalo s'exécuta. Sofia se tassa derrière les caisses. Le mécanisme de la porte arrière grinça. La lumière crue s'engouffra dans l'habitacle. Un soldat monta. Ses bottes firent gémir le plancher métallique. Il déplaça une caisse. Il s'arrêta. Il ne réfléchissait pas, il chassait. Il saisit Sofia par le bras et la projeta hors du véhicule. Elle tomba sur le goudron brûlant. Ses paumes s'écorchèrent instantanément.

Le général Rodolfo Cruz s'approcha. Ses bottes de cuir étaient parfaitement cirées. Il ne portait pas de gilet pare-balles, seulement une chemise d'officier repassée à l'excès. Il but une gorgée d'eau minérale, prit le temps d'avaler, puis fixa Sofia. Ses yeux étaient deux billes de verre dépoli.

— On m'avait dit que le Perro avait une faiblesse, dit Cruz.

Lalo essaya de faire un pas en avant.

— Elle n'a rien à voir avec...

Le soldat frappa Lalo à la base du crâne avec la crosse de son fusil. Le bruit d'une noix que l'on brise. Lalo s'effondra, le nez écrasé contre le bitume. Une flaque sombre s'étendit sous son visage. Elle s'évapora presque aussitôt sous la chaleur.

Cruz se tourna vers le colonel Vargas.

— Prends la photo.

Vargas saisit Sofia par les cheveux. Il força son visage à se lever vers l'objectif. La jeune fille grimaça, mais ses yeux restèrent secs. Le clic de l'appareil sonna comme un percuteur.

— Fais-la circuler sur la Sombra, ordonna Cruz. Chaque rat de ce cartel doit savoir que je tiens la fille de Mateo Vega.

Il s'accroupit devant elle. Il sentait le tabac froid.

— Ton père va venir. C'est sa faille. Embarquez-la. On part pour l'avant-poste de l'Arcediano.

À soixante kilomètres de là, Mateo « El Perro » Vega nettoyait son Colt 1911. Ses mains ne tremblaient pas. Une cicatrice barrait son sourcil gauche. Il appartenait à l'époque d'El Mencho. Une époque où l'on ne tuait pas les femmes. Une époque morte.

Le téléphone vibra. Mateo posa le ressort de rappel. L'écran s'alluma. L'image apparut. Sofia. À genoux. Ses mains rouges de sang. Derrière elle, l'ombre de Cruz.

Le message était court : *L'Arcediano. Avant le crépuscule. Viens seul.*

Mateo bloqua sa respiration. Dix secondes. Le monde s'effaça. Le ronronnement de la ville, l'odeur de l'huile d'armement, tout disparut. Il remonta son Colt. Le claquement de la culasse verrouilla le destin de la journée. Il se leva. Un jeune soldat du cartel le regardait.

— Jefe ? On appelle les renforts ?

Mateo vérifia sa chambre. Une balle cuivrée attendait.

— Prépare la Dodge. Appelle les frères. Pas pour me suivre.

— Alors pour quoi ?

— Pour brûler tout ce qui reste si je ne reviens pas.

La Dodge Ram dévorait le bitume défoncé menant à l'Arcediano. Mateo vit le barrage à deux kilomètres. Les silhouettes des blindés se découpaient contre le ciel. Il

stoppa le véhicule à cinquante mètres du pont. La poussière l'enveloppa.

Il descendit. Ses bottes frappèrent le bitume. Pas de gilet pare-balles. Cruz sortit de l'ombre d'un blindé. La lumière se reflétait sur ses galons.

— Tu es en retard, Mateo.

— Le trafic est mauvais quand l'armée brûle les bus, général.

Mateo fit un pas de plus. Il sentait le point rouge d'un sniper sur sa tempe.

— Libère la petite. Tu m'as. C'est ce que tu voulais.

— Pars, papa ! hurla Sofia.

Le sergent lui pressa le canon d'une arme contre la nuque. Cruz leva la main. Un geste lent. Le signal.

Mateo plongea derrière sa portière. Le premier coup de feu claqua. Le projectile traversa le pare-brise. Mateo riposta par-dessus le capot. Des rafales sèches. Un soldat s'effondra près d'un sac de sable.

Le bitume fuma. L'odeur du soufre remplaça la poussière. Mateo rampait dans l'huile de moteur. Une grenade explosa près de la Dodge, soulevant le châssis. Mateo fut projeté au sol. Ses oreilles sifflaient. Du sang coulait sur son visage. Il vit Sofia se débattre. Elle mordit la main du sergent. L'homme la frappa du revers de son arme. Elle s'écroula.

Mateo se releva. Il ne chercha plus à se couvrir. Il marchait droit vers le pont. Il vida son chargeur. En enclencha un autre. Chaque pas laissait une empreinte de sang.

— Cruz ! Sors de là !

Le général réapparut, pistolet au poing. Il visa Mateo.

— Tu es déjà mort, Mateo.

— Peut-être. Mais je ne mourrai pas seul.

Mateo jeta son fusil vide. Il sortit son Colt .45. Les hélicoptères surgirent de derrière les collines. Le sol trembla. Mateo pressa la détente. Le percuteur frappa l'amorce. La balle déchira l'air et mordit le flanc du général. Cruz fut projeté contre un blindé.

Mateo avança vers Sofia. Les mitrailleuses de sabord des Black Hawks commencèrent à balayer la zone. Elles ne faisaient pas de distinction. Le bitume explosait en gerbes de gravats. Mateo attrapa Sofia par la taille. Il l'enveloppa de son corps.

— Ne regarde pas, Sofia.

Cruz se redressa, une main sur sa blessure. Il pointa son arme vers la petite. Un sourire de sang étira ses lèvres. À cet instant, une explosion sourde secoua la base du pont. Les lieutenants de Mateo avaient déclenché les charges. L'acier hurla. Une fissure déchira le bitume entre Mateo et le général.

Mateo attrapa une grenade sur le cadavre d'un soldat. Il ne visa pas Cruz. Il visa le réservoir d'un camion-citerne renversé. L'explosion fut totale. Une fleur de feu orange balaya le pont. Le souffle projeta Mateo et Sofia vers le précipice.

Mateo agrippa un montant métallique. De l'autre main, il serrait le poignet de sa fille. En haut, à travers les flammes, Cruz le regardait pendre au-dessus du néant. Le général ne tira pas. Il fit demi-tour et s'éloigna dans la fumée.

Mateo se hissa sur une corniche de béton d'un coup de rein désespéré. Il ramena Sofia contre lui. Ils étaient seuls sur un îlot de décombres, suspendus entre un ciel de feu et un gouffre de poussière. Le pont était coupé en deux. D'un côté, l'armée. De l'autre, les ruines de Jalisco.

Mateo se releva. Il n'avait plus d'empire. Il lui restait un Colt vide. Il commença à marcher sur les poutres tordues, s'enfonçant vers les quartiers bas.

— On va où ? demanda Sofia.

— Là où les ombres ne peuvent pas nous suivre.

Il savait que c'était un mensonge. Derrière lui, le pont finit de s'écrouler dans un fracas de tonnerre. Mateo "El Perro" Vega s'enfonça dans les ruelles de Guadalajara. Jalisco n'était plus qu'une plaie béante sous la lune. La guerre civile commençait vraiment. Les cendres tombaient comme une neige noire sur le visage des survivants.

Chapitre 14

La Sierra Madre

La Sierra Madre ne pardonne pas. Elle n'est pas une montagne, c'est une bête millénaire qui digère les hommes et recrache leurs os blanchis. Ici, le soleil n'éclaire pas, il mutile. Il transforme la sueur en sel et le sang en croûte sombre avant même que le corps ne touche le sol.

Mateo « El Perro » Vega avançait, le buste penché, chaque pas arraché à la pente. Ses bottes en cuir de reptile étaient lacérées par les épines de *uñas de gato*. La poussière rouge du Jalisco s'était infiltrée partout : dans les plis de sa peau, dans le mécanisme de son fusil, dans ses poumons. Elle avait le goût du fer.

Il s'arrêta, le souffle court. Derrière lui, la vallée n'était qu'un chaudron de brume toxique. Guadalajara brûlait. On ne voyait pas les flammes d'ici, seulement les colonnes de fumée noire qui montaient comme des prières ignorées. L'empire d'El Mencho se consumait. Les codes, l'honneur, la loyauté... tout cela n'était plus que de la cendre portée par le vent.

Il porta la gourde à ses lèvres. Elle était vide. Le plastique chaud rendit un son creux. Il la jeta dans les fourrés. Un homme assoiffé est un homme mort, il le savait. Mais il ne pouvait pas mourir. Pas avant d'avoir trouvé la planque où le Vieux avait laissé ce que Cruz convoitait : la vérité sur les comptes noirs et les noms de ceux qui, à Mexico, avaient mangé à la table du cartel pendant trente ans.

La végétation devint plus dense, une jungle sèche et hostile. Le silence de la montagne n'était pas la paix, mais la prédation. Les cigales criaient, un bourdonnement électrique qui rappelait le sifflement des drones.

Mateo se figea. Un craquement. À dix mètres sur sa droite.

Il ne bougea pas brusquement. Il glissa simplement la sûreté de son Colt 1911. Ses yeux balayèrent les ajoncs. Une silhouette émergea d'un pin brûlé. Un gamin. Treize ans, peut-être quatorze. Un maillot de foot élimé et un fusil d'assaut trop grand maintenu par une corde. Ses yeux étaient deux puits de vide.

— Tu es sur le territoire du CJNG, étranger, dit le gamin. Sa voix n'avait pas mué, mais elle était déjà morte.

— Je connais ce territoire mieux que ton père, petit. Range ça.

Le gamin esquissa un sourire en forme de cicatrice.

— Mon père est dans une fosse à Zapopan. Tu as de l'eau ?

— Si j'en avais, je la boirais.

Deux autres ombres se détachèrent de la forêt. Des adolescents armés, le visage barbouillé de charbon. Pas de règles. Juste le chaos que Cruz utilisait comme excuse pour tout raser.

— Le Général offre une prime pour les types comme toi, dit le premier. Des bottes chères, une montre en or sous la crasse. Tu sens le lieutenant qui a perdu son maître.

— El Mencho est mort, gamin. Vous chassez pour les vautours ?

— On chasse pour nous. Donne la montre.

Mateo soupira. Une fatigue immense, plus lourde que la soif, l'envahit. Des enfants-loups dévorant les restes d'un lion.

— La montre est à mon poignet. Si tu la veux, viens la chercher. Mais la Sierra ne rend pas ce qu'elle prend.

Le gamin hésita. C'était trop.

Mateo ne tira pas. Il fit un pas de côté, saisit le canon du fusil adverse et l'orienta vers le sol au moment où la détonation déchirait le calme. La balle s'écrasa dans la poussière. Avant que le gamin ne réagisse, Mateo lui envoya la crosse de son Colt en plein visage. Un bruit d'os brisé. Le gamin s'effondra, le nez en bouillie.

Les deux autres levèrent leurs armes. Mateo fut plus rapide. Deux coups. Secs. Précis. Le premier fut touché à la gorge, le second en plein sternum. Ils tombèrent sans un cri, des marionnettes dont on aurait coupé les fils. La violence avait été brève, sale.

Mateo s'approcha du gamin au nez cassé qui rampait dans la poussière. Il lui prit son fusil, examina le mécanisme encrassé.

— Tu vois ? Ton jouet était une promesse de mort pour toi aussi.

Il trouva une petite gourde sous la chemise du gamin. Il but deux gorgées d'eau saumâtre. L'estomac serré ne supporterait pas davantage.

— Tue-moi, bafouilla le gamin. Tue-moi ou le Général le fera.

Mateo regarda le garçon. Il vit ce qu'il était trente ans plus tôt. Il rangea son Colt.

— Cruz ne sait même pas que tu existes. Rentre chez toi. Si tu en as encore un.

Il reprit sa progression vers les hauteurs. Les pins remplacèrent les buissons d'épines. Mateo savait que Cruz utilisait des capteurs thermiques. Les Black Hawks devaient

déjà quadriller le secteur inférieur.

Au détour d'un sentier, il tomba sur une petite chapelle en pierre. Il entra, s'assit contre l'autel. Sur le mur, une Vierge de Guadalupe aux yeux tristes. Il sortit de sa poche un élastique à cheveux rose, le fit rouler entre ses doigts calleux sans un mot. Puis il ouvrit un carnet en cuir. Des coordonnées. Des lieux de rendez-vous. Des noms de "dormants".

Un vrombissement fit vibrer les pierres. Cruz arrivait. Mateo se leva, ignorant la douleur de ses hanches. Il sortit et s'enfonça dans le vert sombre des pins. La pente s'accroissait. Sa vision se brouillait.

Soudain, un sifflement strident. Il se jeta derrière un tronc juste au moment où une rafale de mitrailleuse lourde déchiquetait l'écorce. Un drone tactique. L'engin survolait la zone. Mateo retint son souffle, une fourmi rampant sur sa joue. Le bruit s'éloigna lentement. S'il y avait un drone, l'infanterie suivait.

Il atteignit un replat rocheux. Devant lui, un ravin servait de décharge. Mais ce n'étaient pas des ordures. C'étaient des corps. Des dizaines. Exécutés d'une balle dans la nuque. Les mouches formaient un voile noir sur la puanteur de la décomposition. Mateo contourna le charnier, le cœur battant contre ses côtes.

Une silhouette était assise sur un rocher, tournant le dos au sentier. Un homme en chemise blanche immaculée, regardant le soleil descendre.

— Tu es loin de la ville, Santiago, dit Mateo.

L'ancien conseiller du cartel tourna la tête. Il tenait une radio qui ne crachait que de l'électricité statique.

— Le monde est fini, Mateo. Pourquoi courir ?

— Pour ce qui reste. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— J'attends que la montagne me reprenne. Ils sont juste derrière toi. Tes propres hommes. Ils sentent l'odeur du secret que tu portes.

Santiago pointa un sentier escarpé.

— Prends le chemin des morts. Il mène à la grotte du Jaguar. Si tu y arrives avant la nuit, tu auras peut-être une chance.

— Pourquoi m'aider ?

— Entre le boucher et le loup, je préfère le loup. Au moins, le loup a faim. Le boucher n'est jamais rassasié.

Mateo s'élança. Il atteignit une corniche naturelle. Au loin, les projecteurs balayaient la forêt. Le piège se refermait. Il s'engouffra dans une fissure de la paroi. La grotte du Jaguar. L'obscurité l'avalait. L'air y sentait le vieux sang. Dans le noir, un frottement. Un bruit métallique.

— Je savais que tu viendrais ici, Perro.

Mateo ne bougea pas. L'odeur de la nicotine était une insulte ici. Le tabac bon marché de ceux qui attendent la fin au fond d'un trou.

— Lalo, murmura Mateo.

Un clic métallique. Le cran de sûreté d'un AR-15 qu'on abaisse. Une flamme de briquet dessina des ombres monstrueuses. Lalo était assis sur une caisse de munitions. Son visage n'était plus qu'une topographie de cicatrices. L'orbite gauche, vide.

— Dix ans que j’attends que le Mencho crève pour voir qui viendrait ramasser les miettes, dit Lalo.

— Il n’y a plus de miettes. Cruz a transformé Guadalajara en abattoir.

— Donne-moi ce que tu as dans la tête, Perro. Le secret du Vieux.

— Les codes n’existent plus, Lalo. Si tu me tues, tu n’auras qu’un cadavre de plus à nourrir aux coyotes.

Lalo se leva, le canon pointé sur la poitrine de Mateo. Il fit un pas de trop. Le mouvement fut une explosion. Mateo saisit le canon du fusil et le dévia vers le haut tandis que son épaule percutait le plexus de Lalo. Le coup de feu partit, un tonnerre assourdissant. L’éclair de la détonation aveugla Mateo.

Ils roulèrent sur la roche tranchante. Mateo sentit le calcaire déchirer son avant-bras. Il n’y avait pas de technique. C’était une lutte de chiens. Lalo cherchait sa gorge. Mateo cogna. Une fois. Deux fois. Le cartilage du nez de Lalo céda dans un craquement humide. Mateo dégagea son couteau de sa botte. Un mouvement court. Entre les côtes. Il sentit la résistance du muscle, puis le vide.

Lalo se figea. Un sifflement d’air et de sang sortit de sa bouche. Mateo le retint tandis qu’il s’effondrait, l’accompagnant vers le sol pour étouffer le bruit.

— Pas de codes, Lalo. Juste la dette.

Il s’enfonça plus profondément dans la grotte, guidé par une lampe récupérée sur le corps. Il atteignit une vaste salle dont les parois étaient couvertes de peintures de jaguars. Au centre, sur un bloc de basalte, un coffre de métal.

La clé en argent tourna avec un cri strident. À l’intérieur, une pile de dossiers et une

clé USB blindée. À côté, un vieux Colt Single Action Army, le canon lourd gravé de motifs de fleurs et de crânes. Un anachronisme de fer noir.

Mateo feuilleta les documents. Des listes de noms. Ministres, juges, généraux. La « liste noire ». Mais au milieu, une photographie. Sofia. Elle marchait dans une rue de Guadalajara, et dans le reflet d'une vitrine derrière elle, on voyait la silhouette de Cruz.

Le secret n'était pas son bouclier, c'était l'appât.

Un bruit de moteur retentit au-dessus. Un drone. Mateo fourra les documents dans son sac. Il prit le vieux Colt à barillet, sentant le poids du métal froid. Trois silhouettes se découpèrent contre le tunnel d'entrée. Des mercenaires, masqués.

— Pose le sac, Perro.

Mateo éteignit sa lampe. L'obscurité totale. Il connaissait les recoins. Eux n'étaient que des intrus munis de lunettes thermiques. Une grenade fumigène roula sur le sol.

Mateo surgit de l'ombre. Il fit feu. La première balle du lourd Colt explosa le crâne du premier homme. Les deux autres ripostèrent, leurs tirs labourant la pierre. Mateo plongea, une balle lui effleurant la cuisse. Il tira à nouveau. Le deuxième homme s'effondra, les mains pressées sur son ventre ouvert.

Le dernier mercenaire se jeta sur lui avec un couteau. Ils s'écrasèrent contre la paroi. Mateo sentit la lame mordre son épaule, une brûlure vive. Il lâcha son arme, saisit une pierre lourde au sol et l'abattit sur le crâne de l'adversaire jusqu'à ce que le bruit d'os cesse.

Il récupéra le sac et le vieux Colt. Il se traîna vers une fissure étroite, une sortie que même les aigles ne connaissaient pas.

Il émergea sur une muraille végétale. Guadalajara n'était plus qu'une rumeur de fumée. Il commença la descente, évitant les sentiers. Il atteignit Agua Fría, un village de tôle rouillée. Tacho, le muet, était assis sur un banc.

— Tu sens la mort, Perro, dit Tacho. Ta fille est à Guadalajara. L'Hôtel de la Sierra. C'est une cage.

Le vrombissement des hélicoptères fit vibrer les vitres. Mateo s'engouffra dans une trappe sous la remise de Tacho. Il entendit les bottes sur le sol, puis un coup de feu unique. Tacho ne parlerait plus.

Il déboucha dans le lit d'un ruisseau asséché, trouva la route de terre et vola un vieux pick-up à un paysan. Il écrasa l'accélérateur vers la ville.

À Zapopan, l'air était saturé de suie. Mateo arrêta le véhicule dans une ruelle, poursuivit à pied sous le balayage des projecteurs. Il traversa une avenue où des corps pendaient aux lampadaires avec des pancartes « TRAITRE ».

Il arriva devant l'immeuble du bureau de change. La porte en acier était entrouverte. Mateo entra dans le hall. L'odeur de fer était omniprésente.

— Mateo, murmura une voix.

Il se jeta derrière un pilier de béton tandis qu'une rafale labourait le sol. Vargas. Un autre lieutenant qui avait vendu son âme à Cruz pour un gallon.

— Donne le sac, Mateo. Pour Sofia.

Mateo ne parla pas. Il fit rouler une grenade sur le marbre. Dans la confusion, il bondit sur Vargas, referma ses mains sur son cou, le plaquant contre le mur.

— Où est Cruz ?

— Partout, Mateo.

Mateo serra. Le craquement fut net. Il récupéra le transmetteur de Vargas.

— Général Cruz ?

— Vega. Je te regarde.

Les projecteurs d'un hélicoptère inondèrent soudain le hall d'une lumière blanche aveuglante. Mateo s'assit contre le pilier de béton. Il sortit le vieux Colt gravé. Pas de cigarette, pas de geste inutile. Il ouvrit le barillet avec une lenteur rituelle, vérifiant chaque chambre, chaque cartouche de plomb. Il fit tourner le barillet dans un cliquetis métallique qui résonna dans le hall vide.

Il referma l'arme d'un coup sec. Le secret de Sofia était en sécurité, ailleurs. Il ne lui restait plus qu'à choisir sa façon de tomber. Il arma le chien du revolver et fixa la porte, les yeux calmes, attendant que l'enfer entre.

Chapitre 15

Le pacte de poussière

L'air n'était plus de l'oxygène. C'était un mélange de caoutchouc brûlé, de poussière de ciment et de cette odeur de ferraille que laisse le sang quand il commence à sécher sous quarante degrés. À Guadalajara, le ciel avait la couleur d'un hématome. Les panaches de fumée noire s'élevaient des carcasses des bus incendiés, marquant les frontières de territoires qui changeaient de mains toutes les trois heures.

Mateo « El Perro » Vega marchait dans l'ombre portée des murets de briques éclatées. Ses bottes écrasaient des douilles vides. Pour lui, c'était la monnaie locale. Le Cartel de Jalisco Nouvelle Génération n'était plus une pyramide ; c'était un verre brisé. Depuis que le Vieux avait rendu l'âme dans son bunker sans fenêtre, chaque lieutenant se prenait pour un roi de décharge.

Il s'arrêta à l'angle d'une rue où les chiens errants s'occupaient d'un cadavre en uniforme. Mateo ne détourna pas les yeux. La pitié était un luxe de civil. Il chercha l'église de San Judas Tadeo, un squelette de pierre au milieu d'un quartier que même le diable évitait. À l'intérieur, l'air sentait la cire fondue et la pisser. Les saints de plâtre fixaient le vide avec leurs yeux de verre, indifférents aux péchés qui se négociaient sur l'autel.

Le Colonel Castillo l'attendait. Son uniforme était dépareillé, ses galons arrachés.

— Tu as ce que je t'ai demandé ? demanda Castillo en ouvrant une caisse de 7.62 avec la pointe de son couteau.

— Du neuf. Pas de la merde de surplus, répondit Mateo. La localisation, Coronel.

Castillo sortit un croquis froissé.

— L'Hacienda Las Palmas. Entre les collines et la rivière asséchée. Cruz a deux sections de forces spéciales avec lui. Pas des conscrits, Perro. Des chiens qui mangent du verre.

Un cliquetis de perceuse retentit au fond de la nef. Un gamin nerveux, l'œil hagard, venait de lever son arme. Mateo ne réfléchit pas. Son Colt 1911 sortit de son étui dans un mouvement fluide. *Clac.* Une seule balle. Le front du gamin explosa contre un confessionnal en chêne. Le silence revint, plus lourd qu'avant.

— Trop de tension, Coronel, murmura Mateo en rangeant son arme. Tes hommes ont besoin de vacances.

Il quitta l'église, le papier en poche, mais le piège se referma trois rues plus loin. Un barrage des forces spéciales. Des grenades flash. Le monde bascula dans un sifflement blanc.

Quand il se réveilla, il était attaché à une chaise au milieu d'une tannerie abandonnée. L'odeur de la chair en décomposition et de l'acide sulfurique lui collait à l'arrière de la gorge. Le cuir mort pendait aux crochets, de grandes nappes de peau d'un gris maladif.

Le Général Cruz était là. Il ne portait pas d'arme, seulement des gants de cuir noir qu'il lissa avec une lenteur bureaucratique.

— L'argent est une fiction, Mateo, dit Cruz d'une voix sèche. El Mencho croyait bâtir un royaume. Il n'a bâti qu'une file d'attente pour le crématorium. Je vais juste accélérer la cadence.

— Vous ne l'avez pas, grogna Mateo, la bouche pleine de sang. Si vous aviez Sofia, vous l'utiliserez. Vous n'avez que vos pinces et votre acide. Vous êtes un bluffeur en uniforme.

Cruz ne sourcilla pas. Il fit un geste de la main. Les soldats basculèrent la chaise vers une cuve de béton. Le liquide vert bouillonnait. Mateo sentit ses pieds plonger. La douleur ne fut pas une onde, mais une dissolution instantanée. Sa peau se détacha dans un sifflement horrible. Il ne cria pas. Il verrouilla sa mâchoire jusqu'à ce que ses dents manquent de se briser. Le silence de la mafia était sa dernière dignité.

— Remontez-le, ordonna Cruz.

L'officier se pencha sur lui.

— Le béton ne se souvient de rien, Mateo. Sofia non plus. Dis-moi où est la clé USB.

Une explosion pulvérisa le mur ouest de la tannerie dans un nuage de briques. La "Vieille Garde" venait de forcer l'entrée. Le hangar devint un enfer de plomb. Gato, son second, surgit de la fumée, abattant un soldat d'une balle dans la gorge avant de trancher les liens de Mateo.

— On bouge, lieutenant. Le Vieux avait prévu que Cruz ferait une erreur.

— Sofia...

— Elle est en lieu sûr. On a intercepté le convoi de Cruz il y a une heure. L'avocat était une balance, mais il n'était pas le seul.

Gato souleva Mateo comme une poupée de chiffon. Dehors, le soleil de Jalisco était toujours aussi implacable. Mateo regarda vers le nord, là où les montagnes se découpaient en noir sur le ciel étoilé. Il avait le dossier de renseignements, il avait la

localisation de la Citadelle, et il avait une rage qui ne s'éteindrait qu'avec le dernier souffle de Cruz.

— On ne rentre pas à la base, Gato. On va brûler la Citadelle.

Il caressa la crosse de son arme. Le métal était froid, malgré la fournaise. Le chapitre 15 s'achevait dans le vacarme des moteurs et les cris des mourants, tandis que le vent emportait l'odeur de la chair brûlée vers les collines. L'Empire des Cendres venait de trouver son dernier architecte. Mateo Vega, le Perro, ne suivait plus l'ombre de son mentor ; il chassait désormais sa propre lumière à travers un pays qui n'en finissait plus de saigner.

Chapitre 16

L'ultime rempart

Le ciel de Jalisco ne pleurait pas ; il s'effondrait. Une pluie de plomb liquide. Un déluge qui changeait la poussière en une mélasse de fer et de charogne. Sous la nappe d'eau, le monde n'était plus qu'un horizon de boue rouge.

Mateo « El Perro » Vega rampait.

Chaque centimètre était une insulte à sa survie. Ses côtes n'étaient plus que des éclats de verre plantés dans ses poumons. Il entendait le craquement dans son crâne. Un bruit sec. Du bois mort sous une botte. La boue s'engouffrait sous sa chemise, s'immisçait dans ses plaies ouvertes. Terre ferreuse et gasoil. L'odeur de la terre qui digère ses morts.

La base du Général Cruz était une cicatrice de béton au milieu de la jungle. Une ancienne rhumerie. Les projecteurs balayaient le rideau de pluie. Mateo restait bas. Le visage dans la fange. Il goûtait le sel, le soufre et le fer.

C'était la fin d'un monde. L'ordre ancien était mort. El Mencho représentait une loi. Cruz représentait un cimetière.

Mateo s'arrêta. Poumons en feu. À dix mètres, une sentinelle fumait sous un auvent. Le seul point de chaleur dans cet univers gris. Le soldat regardait ses bottes. Il maudissait le climat. Mateo serra son couteau. L'acier contre sa paume. La seule certitude.

Pas de courage ici. Le courage est un luxe. Pour Mateo, il ne restait que la trajectoire.

Une ligne droite dans la fange. Sa fille, Sofia, n'était qu'une tache blanche dans le noir. S'il crevait ici, elle s'effacerait sous le passage des blindés.

Il reprit sa progression. Les doigts dans le sol meuble. L'eau lui brûlait les yeux. Il synchronisait ses gestes sur le tonnerre.

Éclair. Un. Deux. Explosion.

Trois mètres de gagnés.

Il s'immobilisa. Une protubérance de plus dans le paysage dévasté.

Le soldat jeta son mégot. Mateo était à portée de souffle. Tabac froid et rations de combat. Un gamin. Vingt ans. Acné et fatigue.

Aucune pitié. La pitié ralentit le geste. C'est un poison.

Mateo surgit du limon.

Ce fut bref. Une économie brutale. Une main sur la bouche. La lame enfoncée à la base du crâne. Là où la colonne rencontre la pensée. Un spasme. Le corps s'affaissa. Mateo accompagna la chute. Pas de bruit sur le béton.

Le sang chaud coula sur ses doigts. Une chaleur vite balayée par l'orage.

Il traîna le corps derrière des fûts d'huile. Sa respiration était un sifflement de forge. Ses côtes hurlèrent. Une douleur blanche. Il ferma les yeux. Front contre le métal froid.

« Pardon, petit », murmura-t-il. Un mensonge. Il ne demandait pas pardon. Il constatait la perte de matériel humain.

Il fouilla le mort. Pas de radio. Un briquet. Une photo plastifiée. Il ne la regarda pas. Regarder les photos, c'est inviter les fantômes à table.

Il se redressa. Lenteur de vieillard. Sa vision se brouillait. La fièvre montait. L'infection galopait dans ses chairs. Il fallait faire vite.

Le bâtiment principal. Briques rouges. Vestige d'une époque de douceur. Aujourd'hui, on y traitait la mort. Des néons coupaient la pluie en filaments de verre.

Le cœur de la bête.

Mateo vérifia son Colt 1911. Sept cartouches. Sept chances de clore un chapitre écrit dans le sang. Il ne cherchait pas le trône. Le trône n'était qu'un tas de cendres. Il cherchait le secret. La liste. Les noms de ceux qui avaient vendu le Mexique. Sa monnaie d'échange. La vie de Sofia.

Il s'approcha de la porte latérale. Deux gardes. Des pros. Pas de tabac. Des lunettes de vision nocturne. Des yeux d'insectes verts. Mateo s'aplatit derrière des caisses. L'humidité faisait gonfler le bois. Odeur de résine.

— Tu entends ? demanda un garde.

— Quoi ? La flotte ?

— Non. Un frottement. Près des fûts.

Mateo retint son souffle. Son cœur cognait contre ses os brisés. Un marteau-pilon.

Le garde avança. Sa lampe balaya le sol. Le cercle de lumière grignotait la boue. Il allait voir les traces.

Mateo ramassa un morceau de béton. Il le lança loin, vers le côté opposé. Le

projectile frappa un réservoir. *Ting.*

Les gardes pivotèrent.

— Là-bas !

L'ouverture.

Mateo se jeta de tout son poids hors de l'abri. La douleur fut une explosion de phosphore. Il ignora le hurlement de ses nerfs. Il n'était plus un homme. Il était une volonté mourante.

Il percuta le premier garde. Un choc sourd. Il projeta l'homme contre le mur. Un coup de tonnerre étouffa le bruit de l'impact. Le crâne rencontra la brique. Coquille d'œuf.

Le second garde voulut crier. Mateo était déjà là. Il saisit le canon du fusil, le détourna. Coup de genou dans l'entrejambe. L'homme se plia. Mateo lui saisit la tête. Torsion sèche. Cervicales rompues.

Le silence revint. Juste le fracas de l'eau sur le toit.

Mateo resta à genoux. Ses mains tremblaient. Épuisement. La machine arrivait au bout. Il regarda ses mains. Noires. Boue, sang, graisse. Il était devenu le sol du Jalisco.

Il se releva contre la porte. Fer lourd. Rouillé. Il utilisa un fil de fer. Un geste de sa jeunesse. Petit voleur de Guadalajara. Bien avant que le nom d'El Mencho ne soit une malédiction.

Déclic.

La porte gémit. Mateo se glissa à l'intérieur.

L'air changea. Sec. Ozone et cire. Le monde de ceux qui décident. Mateo avançait. Chaque pas marquait le sol d'une empreinte de boue rouge. Une souillure dans la propreté des puissants.

Au bout du couloir, une voix calme. Cruz.

— L'annihilation n'est pas une question de morale, Rodolfo. C'est une question de propreté. On ne discute pas avec la gangrène. On coupe.

Mateo serra son arme. La crosse en nacre glissait. Il arriva devant la double porte en chêne.

— Et Vega ? demanda une voix nerveuse.

— Vega est un chien errant. Il finira sous les roues d'un camion. Il cherche une dignité qui n'existe plus.

Mateo sourit. Amer. Il ne cherchait pas la dignité. Il cherchait la fin.

Il poussa la porte. La pièce était vaste. Cruz traçait des cercles rouges sur des cartes.

— Je vous avais dit de ne pas me déranger, dit Cruz sans se retourner.

Le loquet s'enclencha. Cruz leva les yeux. Il ne chercha pas son arme. Il regarda la silhouette de sang qui lui faisait face.

— Mateo. Tu es coriace.

— Les rapports sont écrits par des gens qui dorment dans des lits, Général.

Sa voix était un râle. Cruz sourit. Une fente dans un visage de cuir.

— Regarde-toi. Une bête mourante dans sa propre merde. Pourquoi ? Pour la liste ?

— Les codes, Général. On ne touche pas aux familles.

Cruz rit. Un bruit d'os brisés.

— Les règles sont mortes avec ton patron, Vega. Bienvenue dans le nouveau monde. Il n'y a que des cibles.

— Donne-moi la liste, Cruz.

— Et si elle n'existait pas ? Un dernier mensonge pour te garder en laisse ?

Mateo leva son Colt.

— Alors on mourra pour un mensonge.

Une détonation. Pas celle de Mateo. La fenêtre vola en éclats. Un sifflement sec. Mateo se jeta derrière le bureau d'acajou. Les balles labouraient le cuir.

Poussière de plâtre. Odeur de soufre. Mateo pressa son flanc pour maintenir les morceaux de sa cage thoracique.

— Cruz !

Silence. Le Général était tapi dans l'ombre. Dehors, la base explosait. Les blindés du cartel forçaient le périmètre. L'Empire s'effondrait dans le fracas.

— Tu crois qu'ils viennent pour toi ? demanda Cruz.

— Ils viennent pour effacer les témoins, Général. Toi compris.

Un obus frappa le bâtiment. Mateo vit le coffre-fort. Ouvert. Une chemise cartonnée dépassait.

— La liste ne sauvera pas Sofia, reprit Cruz. Elle désignera la prochaine cible.

— Je ne veux plus cocher de noms. Je veux raturer.

Mateo se jeta de tout son poids vers l'avant. Une charge d'animal blessé. Cruz fit feu. La balle brûla l'épaule de Mateo. Il percuta le Général. Ils roulèrent dans la boue liquide qui envahissait la pièce. Mateo sentit l'odeur de Cruz. Eau de Cologne et tabac.

Cruz écrasa son pouce dans l'œil de Mateo. Explosion blanche. Mateo grogna. Il saisit la gorge du Général. Il s'accrocha à la chair molle. Cruz suffoqua.

Des bottes dans l'escalier.

— Général !

Mateo lâcha prise. Il frappa le visage de Cruz avec son front. Le nez éclata. Branche morte. Cruz s'affaissa. Mateo rampa vers le coffre. Il arracha la chemise cartonnée.

— Là-bas !

Faisceaux de lampes. Mateo roula derrière un canapé. Le cuir fut déchiqueté par les rafales. Il sortit son couteau.

Le premier soldat entra. Mateo surgit par-dessous. Il planta la lame dans l'aine. Là où

le gilet s'arrête. Un soupir d'étonnement. L'artère fémorale vida l'homme sur les bottes de Mateo.

Mateo récupéra le fusil. Un HK416. Il lâcha une rafale vers la porte. Deux soldats tombèrent.

— Vega ! hurla Cruz. Tu ne sortiras pas !

Mateo regarda la fenêtre. Quatre mètres jusqu'au toit. Puis la jungle.

— Dis à Sofia... hoqueta Cruz. Qu'elle sache que son père est mort pour du papier.

Mateo ne se retourna pas.

— Elle sait que dans ce pays, on meurt pour que le suivant puisse respirer.

Il bascula.

L'impact sur la tôle fut un coup de tonnerre. Une côte céda. Pour de bon. Il glissa dans le massif de bougainvilliers. Les épines lui déchirèrent le visage. Il resta immobile dans l'humus.

Il commença à ramper. Bas sur le ventre. Il s'enfonça dans la jungle. Derrière lui, le bureau de Cruz explosa. Un brasier orange. Tout disparaissait.

Il s'arrêta près d'un ruisseau boueux. Il sortit la chemise de sous ses vêtements. Les bords étaient déchiquetés. Il l'ouvrit d'une main tremblante.

Ce n'était pas une liste.

C'étaient des photos. Des dizaines. Sofia à l'école. Sofia dormant dans son lit. Sur

chaque cliché, une croix rouge gribouillée au marqueur gras.

Mateo ferma les yeux. La pluie continua de tomber, effaçant ses larmes.

Ce n'était pas Cruz qui avait pris ces photos. C'était les siens. Le cartel. La trahison était totale. El Mencho n'avait pas protégé sa famille ; il l'avait utilisée comme monnaie d'échange.

Le Chien se releva. Ignorant la douleur. La haine était son seul carburant. Il n'y avait plus de codes. Plus d'Empire. Juste un père.

Il atteignit la route. Il tua deux sentinelles sans un mot. Il vola leur Jeep.

Il conduisait à l'instinct. Phares éteints. La photo de Sofia coincée sur le pare-soleil. Les points rouges des poursuivants s'agitaient dans le rétro.

— J'arrive, mija.

Le moteur hurlait. Mateo changea de rapport. Le sang séchait sur ses mains, formant une croûte noire. Une nouvelle peau.

La Jeep fonçait vers l'océan. Vers la crique de *La Boca del Cielo*.

Il atteignit la chapelle en ruine. Un squelette de pierre sous le déluge. El Mudo, le passeur, l'attendait.

— Tu es l'appât, Mateo, dit El Mudo. Le Vieux t'a sacrifié pour qu'elle puisse passer ailleurs.

Mateo rit. Un rire de gorge.

— Le Vieux a respecté le code. On sauve la lignée.

Hélicoptères. Projecteurs. Les soldats arrivèrent en haut de la falaise. Cruz en tête.

Mateo s'assit contre l'autel. Dos à la pierre froide. Il plaça la photo contre son cœur.

Cruz entra. Implacable.

— Vega. Où est le registre ?

Mateo leva les yeux. Ses dents étaient rouges.

— Le registre est déjà de l'autre côté, Cruz. Et ma fille aussi. Vous avez rasé le pays pour rien.

Cruz ne dit rien. Il froissa la photo dans son poing.

— Brûlez tout, ordonna le Général. Cet homme n'a jamais existé.

Il se détourna.

Un soldat braqua son arme. Mateo regarda le ciel à travers les décombres. Une étoile. Une seule.

— Code d'honneur... murmura Mateo.

Le coup de feu fut bref. Étouffé par le tonnerre.

La pluie continua de tomber sur *La Boca del Cielo*. Elle lava le sang sur l'autel, emportant avec elle les derniers secrets d'un empire en cendres. Mateo Vega n'était plus qu'une ombre, mais loin du bruit des fusils, une petite fille s'endormait. Protégée

par un monstre qui avait appris, à la toute fin, comment cesser d'en être un.

Chapitre 17

Le fer et la chair

L'air dans la grange n'était plus de l'oxygène. C'était une mélasse de vapeurs de gazole et de poussière de foin qui collait aux poumons comme de la suie grasse. Dehors, le Jalisco brûlait. On entendait le martèlement sourd des pales d'un Black Hawk, loin vers le nord, mais ici, sous la tôle ondulée qui craquait sous la chaleur, le silence était une lame de rasoir.

Mateo était assis contre un pilier de bois vermoulu. Sa chemise n'était plus qu'une cartographie de sang séché. Il sentait la blessure à son flanc battre au rythme de son cœur, une douleur électrique qui lui rappelait qu'il respirait encore. Ses doigts caressaient la crosse de son Colt 1911. L'arme était lourde. Trop lourde.

Une ombre s'étira sur le sol en terre battue. Longue, rigide, découpée par la lumière crue qui perçait les trous de balles dans la structure.

— Tu respires encore, Mateo. C'est une erreur de débutant.

La voix du général Rodolfo Cruz était un gravier broyé. Il entra dans la grange sans se presser, ses bottes de cuir noir écrasant les résidus de paille. Son uniforme était impeccable, malgré la cendre qui recouvrait l'État comme une neige noire. Il ne portait pas son fusil d'assaut. Juste ses mains et une certitude.

Mateo leva les yeux. Sa vue se parasitait de taches de lumière.

— L'erreur, Rodolfo, c'est de croire que tu sors vivant de ce brasier. Tu sens l'essence ? Une seule étincelle, et on finit tous les deux en offrande.

Cruz s'arrêta à trois mètres. Son visage était un masque de cuir tanné par trente ans de traque.

— Tes codes, Mateo... tes principes de vieux narco... ils sont dans la sciure. Tu ne protèges plus rien. Donne-moi la clé.

Mateo esquissa un sourire qui lui déchira la lèvre. Le goût du fer envahit sa bouche.

— Tu veux savoir où sont enterrés les péchés du gouvernement, ou tu cherches juste une excuse pour ne pas rentrer chez toi ?

— On est la même merde, Rodolfo, reprit Mateo. Toi avec une médaille, moi avec un matricule.

Cruz ne répondit pas. Il fit un pas de plus. Mateo savait que le général ne cherchait pas la justice, mais l'effacement. L'annihilation d'une époque où l'on se serrait la main avant de s'égorger, loin des drones qui transformaient les gosses en lambeaux de chair.

— Le fer ou la chair, Mateo. Choisis.

Mateo serra la crosse de son Colt. Dans un effort qui lui arracha un grognement de bête, il leva le bras. Le mouvement fut lent, pathétique, mais le canon pointait droit vers le plexus du général. Cruz ne cilla pas. Il connaissait le bruit des hommes en fin de race.

Mateo pressa la détente.

Clack.

Un bruit sec. Métallique. Un perceur frappant le vide. Le silence qui suivit fut plus violent qu'une détonation.

— C'est fini, El Perro, dit Cruz.

Le général bondit. Son poing percuta la mâchoire de Mateo avec un bruit de bois sec. Mateo heurta le pilier. Des étoiles rouges explosèrent derrière ses paupières. Cruz ne s'arrêta pas. Il n'y avait pas de discours, juste la haine. Il attrapa Mateo par le col et le souleva. Un coup de genou dans les côtes. Le craquement fut net. Mateo sentit un poumon se perforer, une sensation de noyade immédiate.

Il s'effondra, crachant un filet de sang sombre sur les bottes cirées. Cruz se saisit de ses cheveux, forçant sa tête en arrière.

— Où est la clé de la chambre forte ?

Mateo réussit à focaliser son regard sur Cruz. Il y avait une fatigue infinie dans ses prunelles.

— Dans... tes... rêves.

Cruz frappa encore, un coup court dans la plaie du flanc. Mateo hurla. Le général se releva, haletant. Sa main droite était couverte de sang. Il cherchait le secret pour lequel il avait sacrifié sa propre humanité.

Mateo rampa, une reptation de serpent agonisant. Il n'y avait plus de place pour la réflexion, seulement l'instinct. Ses doigts effleurèrent un démonte-pneu en fer forgé. Alors que Cruz tournait le dos, Mateo faucha ses jambes d'un geste brusque. Le général tomba lourdement, sa tête frappant une mangeoire en béton. Un bruit mat, organique.

Mateo s'abattit sur lui. Ses mains se refermèrent sur la gorge du soldat. Il voulait sentir la vie s'échapper. Cruz luttait, ses doigts griffant les bras de Mateo. Ils roulèrent dans la poussière saturée d'essence. Un bidon se renversa, libérant une nappe irisée. L'odeur devint une promesse de crémation.

— On part ensemble, murmura Mateo entre ses dents.

Cruz saisit une pierre au sol et frappa Mateo à la tempe. Une fois. Deux fois. La poigne de Mateo se desserra. Il bascula sur le côté, ses poumons sifflant comme une vieille chaudière.

Le général se releva péniblement. Il cracha une dent. Son visage n'était plus qu'une plaie ouverte. Il chercha son Zippo en argent dans sa poche. Ses doigts tremblaient.

— Le secret meurt avec toi.

Il fit tourner la molette. Une étincelle naquit. Mateo ferma les yeux.

— On se voit en enfer, Rodolfo.

L'étincelle tomba sur le sol imbibé. Le monde devint blanc.

L'explosion ne fut pas un fracas, mais un souffle qui souleva le toit. Mateo fut projeté vers la sortie, le corps brisé, la peau cuite par l'onde de choc. Il rampa hors du brasier, s'extirpant des décombres tandis que la grange s'effondrait sur Cruz.

Le soleil de Jalisco l'accueillit, disque de cuivre dans un ciel de suie. Mateo se traîna jusqu'à un arbre mort. Il sortit de sa poche une clé USB cryptée, l'unique exemplaire des archives d'El Mencho. Des noms. Des ministres. Des juges. Le levier qui ferait de lui le nouveau roi ou mettrait le pays à genoux.

Il posa la clé sur une pierre plate. Il leva son talon et l'écrasa d'un coup sec. Le plastique éclata. Il préférait l'empire des cendres à un trône de sang.

Il sortit un téléphone satellite. Ses doigts laissaient des traces rouges sur l'écran. Il composa un numéro.

— Allô ? fit une voix de jeune fille, lointaine.

Mateo ferma les yeux.

— C'est moi, *mija*. Ne te retourne pas. Regarde l'horizon. Toujours l'horizon.

— Papa ? J'ai peur.

— N'aie pas peur. Les ombres ne traversent pas l'océan.

Il raccrocha. Sur la route, des pick-ups blancs approchaient dans un nuage de poussière. El Gato, un jeune lieutenant à l'ambition féroce, descendit le premier. Il regarda la grange en feu, puis Mateo, adossé au tronc noirci.

— Où est la clé, Perro ?

Mateo cracha du sang.

— Elle est là où elle doit être.

— Le général ?

— Il vous attend à l'intérieur.

El Gato regarda la fournaise, puis reporta son regard sur Mateo. Il pointa son fusil d'assaut.

Un convoi de blindés noirs s'arrêta derrière les pick-ups. Un homme en costume sombre en descendit. Il ne regarda pas le cadavre de Mateo avec haine, mais comme un outil usé.

— Vega était un romantique, dit l'homme en costume d'une voix sans timbre. Il pensait que le sang avait une mémoire.

Il fit un signe de tête à El Gato. Le lieutenant pressa la détente. Le coup de feu fut un claquement sec, vite étouffé par le vent.

À Puerto Vallarta, Sofia monta sur un bateau. Elle regardait l'eau bleue, une enveloppe serrée contre son cœur. Elle ne savait pas que derrière elle, le Jalisco finissait de consumer ses derniers hommes d'honneur.

L'homme en costume remonta dans son véhicule.

— On remplace les cendres par du béton, dit-il. L'empire ne meurt jamais. Il change juste de visage.

Le convoi fit demi-tour, soulevant une poussière qui recouvrit le corps de Mateo Vega. Le silence revint, lourd, interrompu seulement par le cri des vautours. L'empire des cendres n'avait plus de maître. Et c'était très bien ainsi.

Chapitre 18

L'horizon de cendre

L'air de Puerto Vallarta n'était plus celui des brochures. Il n'y avait plus de sel, seulement l'odeur de la gomme brûlée et cette aigreur ferreuse qui colle au fond de la gorge quand le sang a trop coulé. Mateo « El Perro » Vega avançait sur le ponton de bois vermoulu. Sa main droite serrait le sac. La gauche guidait Sofia.

Le bois gémissait. Mateo sentait une décharge d'adrénaline le long de sa colonne. Un réflexe de vieux loup. Derrière eux, la ville n'était plus qu'une silhouette dévorée par des fumées grasses. Le Jalisco crevait. Mateo l'avait aidé à creuser sa tombe pendant vingt ans.

— Ne trébuche pas, murmura-t-il.

Sa voix était un râle usé par les ordres et les silences. Sofia ne répondit pas. Elle avait dix-neuf ans, mais ses yeux cherchaient encore une protection contre le tonnerre. Elle serrait son sac contre sa poitrine. Elle savait qu'on ne reconstruit pas sur des cendres imbibées de gazole.

Au bout du quai, le *Pescador II* tanguait. Une barque écaillée qui sentait la sueur et les entrailles de poisson. Tacho attendait à la barre, le visage mangé par l'ombre d'un chapeau de paille. Il ne regardait pas Mateo. On ne regarde pas un homme qui porte la mort sur ses épaules.

— C'est prêt ? demanda Mateo.

Tacho hocha la tête. Ses doigts calleux serraient le volant.

— Le plein est fait. Deux bidons de réserve sous la bâche. Si tu sors du golfe avant que les patrouilleurs ne se réveillent, tu seras au large à midi.

Mateo tendit le sac à Sofia. Il était lourd. Le carnet de cuir noir, caché dans la doublure, pesait plus que l'or. C'était la carte d'un empire en décomposition. Un ticket de sortie pour sa chair et son sang.

— Monte, dit-il.

— Et toi ?

— Je te rejoins. Plus tard.

C'était un mensonge poli. Mateo Vega était une ancre de plomb destinée à couler avec le navire.

— Tu m'as promis, papa.

Mateo posa sa main rugueuse sur la joue de sa fille.

— Les promesses, c'est pour les gens qui ont encore un avenir, mija. Toi, tu en as un. Cours. Ne regarde pas en arrière. Surtout si tu entends du bruit.

Le silence du port se brisa. Trois SUV noirs pilèrent à l'entrée du quai. Les portières s'ouvrirent. Des hommes en treillis descendirent. Pas de cris. Pas de sommations. La discipline froide des chiens du Général Cruz.

— Monte ! rugit Mateo.

Il la hissa sur le pont. Tacho tira sur le lanceur. Le moteur cracha une fumée bleue et s'ébroua. La barque s'éloigna, créant un remous d'eau trouble. Sofia restait debout à la poupe, les mains agrippées au bastingage. Elle ne pleurait pas.

Mateo fit volte-face. Il sortit son Colt 1911. L'acier était froid.

Une balle percuta un pilier à dix centimètres de sa tête. Mateo se tassa. Les balles rasaient son crâne. Des éclats de plastique lui cinglaient les paupières.

— Vega !

La voix du Général Cruz résonna dans un mégaphone. Une voix de fer.

— Donne-moi le carnet, et je te laisserai une minute pour prier.

Mateo vérifia son chargeur. Sept balles. Plus une dans la chambre. Suffisant pour finir un chapitre. Il se redressa et tira. Le premier soldat s'effondra, la gorge ouverte. Le second bascula en arrière, touché à l'épaule.

La riposte fut un mur de plomb. Mateo se glissa derrière un treuil métallique rouillé. Au loin, le bruit du moteur du *Pescador II* diminuait. Elle était presque hors de portée.

— Tu meurs pour rien ! cria Cruz. El Mencho est mort ! Son empire est un cadavre !

— Parce que je suis un chien, Cruz ! répondit Mateo en hurlant. Et un chien ne lâche pas l'os, même sans viande dessus !

Il se leva pour tirer. Une grenade fit une parabole grise dans l'air matinal. Mateo se jeta au sol. L'explosion fut une gifle monumentale. Ses oreilles sifflèrent. Ses poumons brûlèrent. Il resta face contre terre, le goût du fer dans la bouche.

À deux milles de là, le Black Hawk de l'armée surgit au-dessus de la barque. Le souffle des pales hachait l'eau. Un haut-parleur ordonna l'abordage. Sofia se leva sur le pont tanguant. Elle ouvrit le sac de toile. Elle vit le carnet de cuir noir. Elle regarda

le soldat suspendu à la corde de rappel, puis le ciel de plomb.

D'un geste sec, elle jeta le carnet. L'objet disparut dans le bleu profond. Les secrets de l'empire coulèrent vers le silence.

Sur le quai, Mateo se releva avec peine. Sa vision était trouble. Il voyait des silhouettes sombres avancer. Il marcha vers elles, sans couvert, avec la noblesse des vaincus. Les soldats hésitèrent devant cet homme ensanglanté qui avançait sans peur.

Cruz fit un signe.

Une rafale de 5.56 cueillit Mateo en pleine poitrine. L'impact fut sec. Mateo s'écrasa sur le ponton. Le ciel était bleu. Trop bleu pour un homme qui saigne sur un ponton. Le bruit des bottes s'approcha. Cruz s'arrêta au-dessus de lui.

— Où est le carnet ?

Mateo sourit. Une grimace de carnassier.

— Dans l'océan. Là où tout finit.

Cruz ne cilla pas. Il sortit un mouchoir et essuya une goutte de sang sur le cuir de sa botte. Un geste de maniaque.

— Le carnet n'est pas là, annonça un soldat.

Cruz tourna le dos au cadavre.

— La gamine l'a jeté. Ramenez-la. Qu'elle voie ce qu'il reste de son royaume.

Le convoi militaire quitta le port dans un fracas de ferraille. Le corps de Mateo resta là, une tache sombre sous le zénith. Le silence retomba, organique. On n'entendait que le clapotis de l'eau et le bourdonnement des mouches.

Un bruit de pas. Sec. Régulier. Lalo s'approcha, une cigarette éteinte au coin des lèvres. Il regarda le cadavre avec une reconnaissance technique. Il s'accroupit. Ses doigts agiles défirent la montre au poignet de Mateo. Une vieille pièce en acier rayé.

Lalo la rangea dans sa poche.

— Tu n'en auras plus besoin, Perro. Elle retardait de toute façon.

Il cracha par terre, ramassa son fusil et se dirigea vers son vieux pick-up. Il démarra et s'éloigna sans un regard. Le soleil finit par sombrer, noyant le Jalisco dans une lumière de plaie ouverte. L'histoire s'achevait ainsi. Pas par un hymne, mais par le mouvement d'une vague effaçant le sang sur un vieux quai. Le bleu avait tout pris.

FIN

Merci d'avoir lu " El Mencho : L'Empire des Cendres"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)